

UNESCO  
MC/012  
ARCHIVES



UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE MONDE

# Le Courrier

JUIN 1963 (XVI<sup>e</sup> ANNÉE) - FRANCE : 0,70 F. - BELGIQUE : 10 Fr. - SUISSE : 0,80 Fr.



## HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

Un tableau universel

de la culture  
et de la science



# PSYCHOLOGIE DE L'HOMME DANS L'ANTARCTIQUE



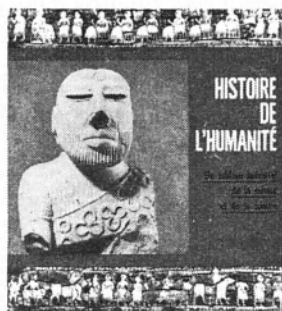
Le climat implacable, les privations de toutes sortes, l'isolement, la longue réclusion imposée par la nuit polaire, mettent à rude épreuve le caractère et la santé des hommes appelés à vivre, ferrés en petits groupes, dans les stations scientifiques de l'Antarctique (ci-dessus, l'accès d'une base taillée dans la glace). Phillip Law, chef des expéditions antarctiques australiennes, a pu étudier les troubles psychologiques et physiologiques qui affectent les équipes polaires. (Voir article page 26)

Photo © Jacques Masson — Expéditions Polaires Françaises

NUMÉRO 6

**PUBLIÉ EN**  
**9 ÉDITIONS**

**Française**  
**Anglaise**  
**Espagnole**  
**Russe**  
**Allemande**  
**Arabe**  
**U.S.A.**  
**Japonaise**  
**Italienne**



**NOTRE COUVERTURE**

Statue d'homme barbu, vieille de 4.000 ans, seul buste de pierre découvert dans les ruines de Mohenjo-daro, centre urbain de la vallée de l'Indus. La pierre, inexistante dans la région, devait être importée, comme à Sumer. Les deux bandeaux montrent des détails de l'"Étendard" d'Ur, (British Museum), panneau à double face incrusté de coquillages et de lapis lazuli, représentant des scènes de la vie sumérienne.

Photos Josephine Powell, et British Museum

Pages

- 4 HISTOIRE DE L'HUMANITÉ**  
Un tableau universel de la culture et de la science  
par Guy Métraux
- 8 LA CONSCIENCE ET LE CERVEAU**  
par Jacquetta Hawkes
- 10 LA NAISSANCE DE L'ART**
- 14 LES SUMÉRIENS A L'ÉCOLE**  
par Sir Leonard Woolley
- 16 LES ASTRONOMES DE CHINE ET DE BABYLONE**
- 17 LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE DES MÉDECINS**
- 18 DÉCOUVERTE DU VERRE**
- 20 LA CROIX-ROUGE**  
Le centenaire d'un emblème universel  
par Hubert d'Havrincourt
- 26 PSYCHOLOGIE DE LA SOLITUDE ANTARCTIQUE**  
Les épreuves de la nuit polaire  
par Phillip Law
- 31 NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT**
- 32 LA DIVINE COMÉDIE DE DANTE EN ESPÉRANTO**
- 34 LATITUDES ET LONGITUDES**

**Mensuel publié par :**

L'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation,  
la Science et la Culture

**Bureaux de la Rédaction :**

Unesco, Place de Fontenoy, Paris-7<sup>e</sup>, France

**Directeur-Rédacteur en Chef :**

Sandy Koffler

**Rédacteur en Chef adjoint :**

René Caloz

**Secrétaires de rédaction :**

Edition française : Jane Albert Hesse (Paris)

Edition anglaise : Ronald Fenton (Paris)

Edition espagnole : Arturo Despouey (Paris)

Edition russe : Veniamin Matchavariani (Moscou)

Edition allemande : Hans Rieben (Berne)

Edition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)

Edition japonaise : Shin-Ichi Hasegawa (Tokyo)

Edition italienne : Maria Remiddi (Rome)

**Maquettiste :**

Robert Jacquemin

**Ventes et distribution :**

Unesco, place de Fontenoy, Paris-7<sup>e</sup>.

Belgique : Louis de Lannoy, 22, Place de Brouckère, Bruxelles.

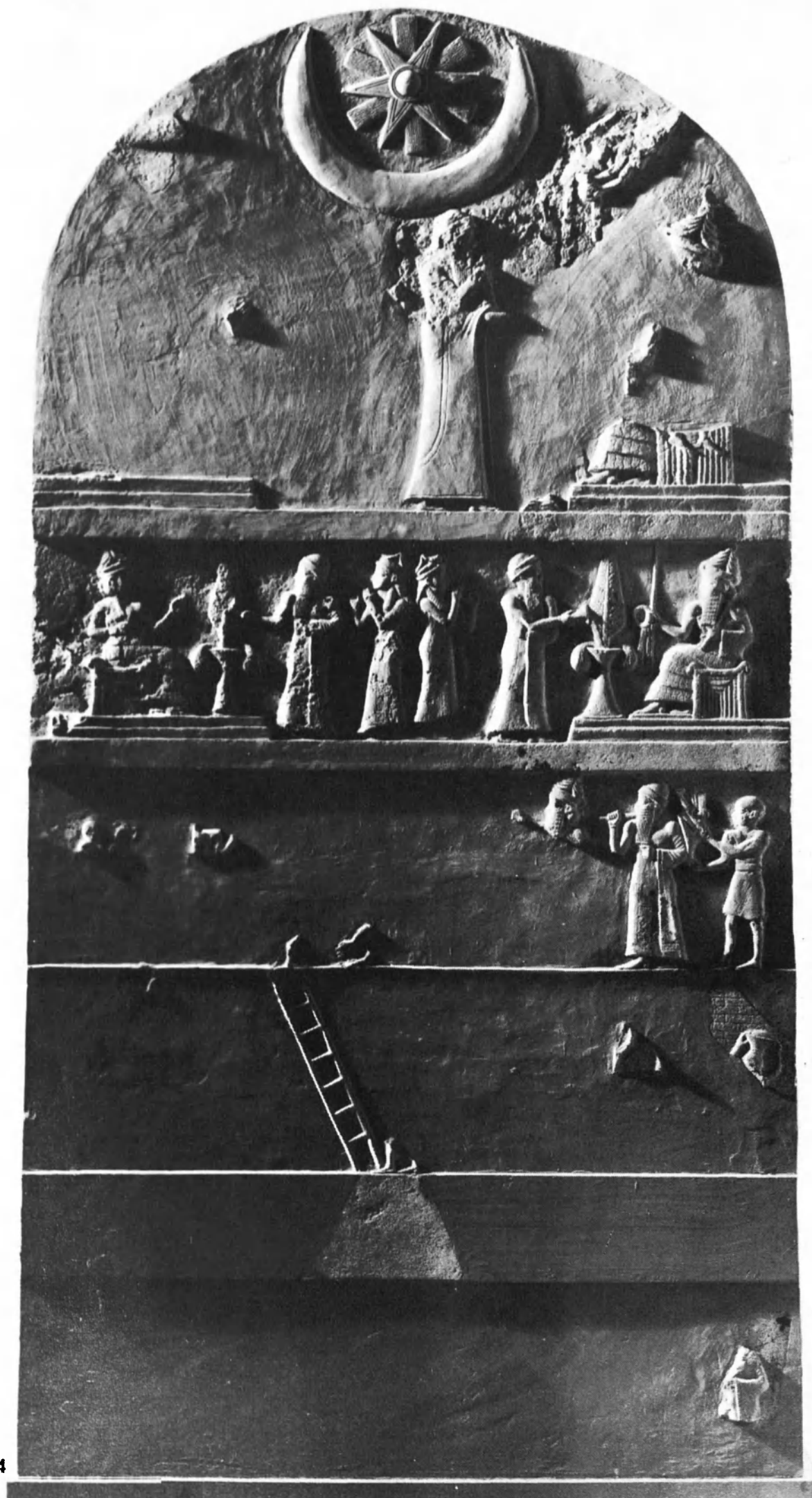


Les articles et documents non-copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés de la mention « Reproduit du **Courrier de l'Unesco** », en précisant la date du numéro en question. Deux justificatifs devront être envoyés à la direction du **Courrier**. Les articles signés ne pourront être reproduits qu'avec la signature de leur auteur. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse International. Les articles paraissant dans le **Courrier** expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

**ABONNEMENT ANNUEL : 7,00 francs français ; 100 fr belges ; 8 fr suisses ; 10/-stg. Envoyer les souscriptions par mandat C.C.P. Paris 12598-48, Librairie Unesco, Place de Fontenoy, Paris.**  
MC 63-1-181 F

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au nom du Rédacteur en Chef,

par  
Guy Métraux



Un motif de la stèle d'Ur-Nammur (ci-contre), vers 2600 av. J.-C., présente une étroite parenté avec le bas-relief qui orne le Code Législatif de Hammurabi, prince qui vécut autour de l'an 2000 av. J.-C., et fut le véritable fondateur de l'empire de Babylone. Ce bas-relief représente le prince en adoration devant Shamash, dieu de la justice, comme le personnage debout sous le croissant de la stèle d'Ur-Nammur, où la même scène se répète à l'extrême droite dans la composition suivante, elle, parfaitement intacte. Il s'agit probablement d'une représentation conventionnelle d'une scène d'adoration.

Photo University Museum, Philadelphie

Toutes les illustrations  
des pages 4 à 19 sont  
tirées de "History of  
Mankind", 1<sup>er</sup> volume.

# TOIRE DE L'HUMANITÉ

## Un tableau universel de la culture et de la science

**L**E volume I de l'*Histoire du développement scientifique et culturel de l'humanité* paraît au cours de ce mois de juin. Cette première réalisation d'une vaste entreprise constitue un événement tant dans le domaine des sciences historiques que dans celui de la compréhension mutuelle des peuples.

En effet, bien des divergences qui divisent encore les hommes remontent à un lointain passé. Et pourtant, comme le dit dans la préface de l'ouvrage le professeur Paulo E. de Berrêdo Carneiro du Brésil, président de la Commission internationale pour l'Histoire du développement scientifique et culturel de l'Humanité, l'analyse des antécédents historiques des peuples met en évidence les liens qui les rapprochent :

« Au-delà des différences de races, de climats, de structures économiques et de systèmes d'idées, l'histoire révèle l'identité fondamentale des divers groupes humains et permet de saisir, dans bien des cas, de profondes analogies entre les transformations qu'ils ont subies depuis le paléolithique jusqu'à nos jours. En considérant, en effet, l'histoire humaine dans son ensemble, on s'aperçoit que la marche de son évolution s'est accomplie à travers des oscillations plus ou moins étendues et plus ou moins longues, dont la vitesse seule a varié d'un peuple à l'autre. Les diverses civilisations, surgies au cours des âges, correspondent à des stades plus ou moins avancés de cette évolution générale. On les retrouve, d'ailleurs, presque toutes disséminées encore dans le monde d'aujourd'hui. La société contemporaine présente ainsi l'aspect d'une mosaïque où les cultures les plus diverses voisinent et s'affrontent. »

**N**i dans ce premier volume — qui paraît d'abord en langue anglaise et qui traite de la préhistoire et des débuts de la civilisation — ni dans les cinq autres qui vont lui faire suite, on ne retrouvera l'histoire nationale de tel ou tel peuple, de telle ou telle société. Ce qui s'y développe, c'est l'analyse détaillée de leurs contingences économiques et sociales, de leur vie religieuse et affective, de leurs moyens d'expression artistique, de leur pensée scientifique. Et cela en comparaison avec les formes revêtues par ces mêmes expériences chez d'autres peuples à la même époque. Ainsi, dans un chapitre du volume I consacré à l'urbanisation de la société, Sir Léonard Woolley examine les formes de ce phénomène social et économique en Egypte, à Sumer, dans la vallée de l'Indus et en Chine ; mais il ne conte pas dans la manière traditionnelle les mille péripéties de l'histoire de l'Egypte, de Sumer, de la vallée de l'Indus ou de la Chine.

Du premier au dernier volume, qu'il s'agisse de la Préhistoire ou du xx<sup>e</sup> siècle, les têtes de chapitres présentent en effet une grande similitude. Après une introduction qui situe chronologiquement les événements historiques servant de cadre au développement des grandes institutions culturelles et humaines, on examine tour à tour la vie en société et les structures sociales, les activités économiques

(artisanat, manufacture, échanges), le développement des langues parlées, de l'écriture et de l'enseignement, la vie religieuse, les progrès et les applications de la science, les formes de l'expression artistique.

L'analyse que fait Jacquetta Hawkes des origines du langage dans la première partie du Volume I, Sir Leonard Woolley en donne la suite lorsqu'il examine la formation et la différenciation des langages parlés à Sumer, en Egypte et en Chine. Ce thème est repris au volume II de l'Histoire, dans lequel le professeur Luigi Pareti étudie les principaux langages entre 1200 av. J.-C. et 400 av. J.-C., dont le grec, le latin et le sanscrit. De même, le lecteur pourra suivre le développement de la science et de ses applications à travers l'histoire, depuis ses origines dans la plus haute antiquité jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle. Toutefois, il ne sera jamais question d'une science « française » ou « russe » ou « américaine » ; il sera simplement parlé de son développement et de ce qu'y ont apporté, au cours des siècles, des Français, des Russes ou des Américains.

**L**a nécessité d'un tel projet avait été mise en évidence au cours de la conférence des ministres de l'Education tenue en pleine guerre mondiale à Londres. Jullian Huxley en reprit l'idée lorsqu'il définit, en 1946, les grandes lignes de l'action de l'Unesco. La Conférence générale de cette Organisation examina ce projet dès 1949 et, après de multiples études et réunions d'experts, définit la conception de l'ouvrage.

En 1951 se constituait, sous les auspices de l'Unesco, la Commission internationale pour une Histoire du développement scientifique et culturel de l'humanité. Au cours de plus de dix ans de travaux, disposant d'un organe exécutif et d'un secrétariat, la Commission a fait appel à des érudits du monde entier pour l'élaboration de l'œuvre commune.

Toutes les personnalités directement associées à ce projet ont eu nettement conscience de l'envergure de leur tâche. Tous savaient dès le début que leur travail serait soumis à la critique sévère que toute innovation appelle. Tous savaient également que cette œuvre devait répondre à l'attente d'un vaste public mondial. D'autre part, au contraire de ce que les savants font d'habitude, ils se devaient de travailler plus ou moins en public : non seulement les modalités de l'exécution du projet devaient être examinées périodiquement par la Conférence générale de l'Unesco, mais encore les historiens et les savants du monde entier devaient être informés du déroulement des travaux.

Depuis 1953, les *Cahiers d'Histoire Mondiale*, revue trimestrielle éditée par la Commission, a publié le plan de rédaction de l'Histoire, certains chapitres à paraître dans les différents volumes ainsi que d'importants articles sur

# Une entreprise sans précédent

les aspects les plus divers du développement de la science et de la culture. Ces articles étaient demandés par les auteurs des volumes à leurs collègues du monde entier, savants de tous les pays et de toutes les idéologies, pour servir à la préparation de l'ouvrage principal.

A tous il a été demandé de traiter toutes les questions dans le cadre le plus large : celui de l'expérience humaine. En se limitant au développement culturel et scientifique, l'ouvrage vise à cette universalité qui caractérise les raisons d'être et les règles d'action de l'Unesco. Car, à tous les stades du développement des sociétés humaines, ont figuré, d'une façon plus ou moins bien définie et complexe, et la culture et la science.

L'homme préhistorique que décrit Jacquetta Hawkes dans le volume I appliquait plus ou moins consciemment certains principes scientifiques lorsqu'il utilisait une fronde, façonnait un silex, ou découvrait l'avantage de l'irrigation ou de la rotation pour l'agriculture. La civilisation de Sumer présentait une complexité remarquable par ses structures, ses hiérarchies de valeurs, ses relations internes, complexité qui la différenciait grandement de l'Égypte. Sumer et l'Égypte dépendaient pourtant, pour leur subsistance, de conditions analogues : leurs destinées étaient liées à celles des fleuves.

Pour atteindre le but assigné par la Commission internationale, les directeurs de volume ont travaillé en coopération. Leurs manuscrits, préparés selon un plan établi par le professeur Ralph E. Turner et approuvé par la

## BESTIAIRE FANTASTIQUE



A Sumer, l'art animalier témoigne d'une surprenante fantaisie poétique. Ci-contre, une plaque de coquille ornant une lyre découverte dans la tombe d'un roi d'Ur (environ 2.500 ans av. J.-C.). Sur un fond d'émail noir, de délicates saynètes gravées représentent des animaux humanisés : gazelles affrontées; ours qui danse; lion qui porte un vase; chien, poignard à la ceinture, tenant une table chargée de victuailles; âne musicien. Si le bestiaire reproduit, comme dans la fable, les gestes et les occupations humaines, les hommes se métamorphosent parfois en animaux; ainsi le personnage-scorpion (à droite, motif agrandi), suivi d'une facétieuse chevrette.

## UN OUVRAGE EN SIX VOLUMES

Volume I : **Prehistory and the Beginnings of Civilization** (La préhistoire et les débuts de la Civilisation) par Jacquetta Hawkes et Sir Leonard Woolley, 920 pages, (Londres, George Allen and Unwin, Ltd., 1963) 75 shillings (New York; Harper and Row, 1963) 12 \$ 50 (Édition française en préparation).

Volume II : **Les Empires de l'Ancien Monde**,\* par Luigi Paretti, avec la collaboration de Paolo Brezzi et de Luciano Petech. Paraîtra en 1964.

Volume III : **Les peuples et les cultures**, de 400 à 1200 ap. J.-C., par Gaston Wiet, Vadime Eliséeff et Philippe Wolff. Paraîtra en 1965.

Volume IV : **Le Monde, de 1200 à 1775**, par Louis Gottschalk, avec la collaboration de L.C. MacKinney et E.H. Pritchard. Paraîtra en 1964.

Volume V : **Le dix-neuvième siècle**, par Charles Morazé et divers collaborateurs. Paraîtra en 1965.

Volume VI : **Le vingtième siècle**, par Caroline F. Ware, K.M. Panikkar et J. Romein, paraîtra à la fin de 1963.

Le volume I de « **L'Histoire de l'Humanité** » paraîtra en espagnol à la fin de 1963 ou au début de 1964 (Editorial Sudamericana, Buenos-Aires). D'autres éditions en français, italien, allemand, japonais, arabe, etc., sont en préparation. « **L'Histoire de l'Humanité** » sortira également en livre de poche aux États-Unis.

\* Titres provisoires.

Commission, ont fait l'objet d'une révision méticuleuse à la suite d'une très large diffusion parmi les Commissions nationales de l'Unesco dans tous les Etats membres. Des commentaires détaillés sur chaque manuscrit ont permis de mettre au point et de compléter la rédaction des textes en y incorporant les suggestions des spécialistes.

Grâce à l'appui de l'Unesco, cette méthode de travail a pu être portée à l'échelle mondiale. Ainsi, parmi les historiens dont les commentaires ont servi à la révision du volume I, on trouve des spécialistes soviétiques, des préhistoriens américains et britanniques, des archéologues français, italiens et allemands, des savants japonais, espagnols, mexicains, indiens. Pour la rédaction du premier volume, Jacquetta Hawkes et Sir Leonard Woolley ont bénéficié de plus de quatre-vingts commentaires critiques présentés par des savants de renommée mondiale.

D'autre part, les commentaires qui, pour des raisons d'interprétation historique ou même d'idéologie, ont été rejetés par les directeurs de volume, figurent sous forme de notes préparées par des conseillers de rédaction.

Ainsi, dans le chapitre consacré à la notion du développement intellectuel, la thèse soutenue par Jacquetta Hawkes sur les origines du langage donne lieu aux commentaires d'un spécialiste américain, le Dr Sturtevant, qui professe une opinion différente. De même, grâce à des notes très détaillées, Sir Leonard Woolley a été en mesure d'établir un véritable dialogue avec des savants indiens sur les origines de la civilisation aryenne. Il a pu également échanger des arguments avec des savants marxistes à propos de certaines institutions sociales qui, dans la dialectique matérialiste, ont une place qui leur est contestée par d'autres écoles de pensée.

Par le truchement des notes, et cela sans nuire à la

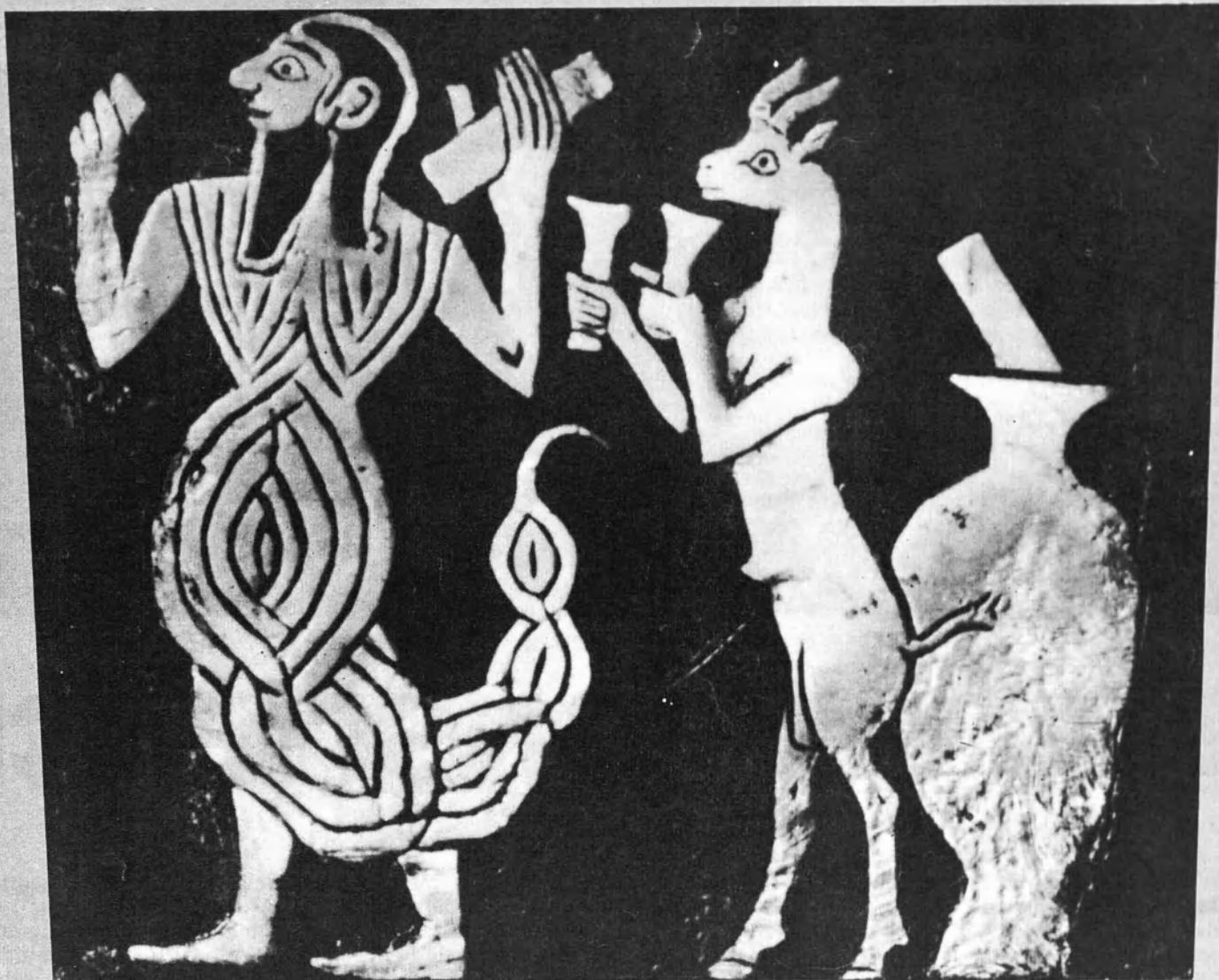


Photo University Museum, Philadelphie

continuité du récit, la Commission internationale a été en mesure d'attirer l'attention du lecteur sur la richesse de la pensée historique au **xx<sup>e</sup>** siècle et sur les différences d'interprétation qui en découlent. La Commission s'est abstenue de prendre position sur ces questions controversées dont l'interprétation est très souvent liée à une philosophie de l'histoire ; elle n'a pas demandé à ses collaborateurs d'introduire dans leur texte des points de vue qui n'étaient pas les leurs, mais elle a veillé à ce que, dans la mesure où elle disposait d'avis qualifiés, ceux-ci figurent dans les volumes sous forme de notes ou d'appendices. Un savant suisse, le professeur A.-G. Bandi, de l'Université de Berne, et un érudit français, le professeur Jean Leclant, de l'Université de Strasbourg, ont été chargés de préparer ce matériel critique pour le volume I.

L'élaboration de cet ouvrage sous les auspices de l'Unesco et sous la responsabilité de la Commission internationale, dans une ambiance de coopération mondiale,

n'a pas été sans difficultés. La diffusion des manuscrits originaux en plus de deux cents exemplaires, l'analyse de commentaires souvent très volumineux, ont demandé de tous les collaborateurs une très grande patience et, surtout, la volonté de réviser leurs opinions à la lumière de données souvent nouvelles qui provenaient de collègues dont ils ne partageaient pas la pensée mais dont les arguments étaient convaincants.

La naissance de cette œuvre, en plein **xx<sup>e</sup>** siècle, se produit à un moment clé de l'histoire des hommes, au moment où se prépare une conscience de civilisation étendue à l'humanité tout entière.

Car, pour reprendre les termes de René Maheu, Directeur général de l'Unesco, dans l'avant-propos du volume I, cette œuvre « tente, pour la première fois, de composer une histoire universelle de l'esprit humain à partir de la pluralité des points de vue de mémoire et de réflexion qu'offrent les diverses cultures existantes ». Elle « s'écarte des optiques traditionnelles de l'histoire, qui, comme on sait, accordent une importance prépondérante aux déterminations politiques ou économiques, voire militaires... Ce travail historique est lui-même un fait culturel, de nature à exercer une influence, par son esprit et ses méthodes, sur l'évolution présente de la culture. Et sans doute est-ce là sa destination ultime ».

Les « **Cahiers d'Histoire mondiale** » (revue trimestrielle d'histoire) sont publiés par la Commission Internationale pour une Histoire du développement scientifique et culturel de l'Humanité ; édités par les Editions de la Baconnière, Boudry-Neuchâtel, Suisse, ils comprennent des articles en français, en anglais et en espagnol. Le dernier numéro est consacré au développement des sciences en Italie.

GUY MÉTRAUX est secrétaire général de la Commission Internationale pour l'Histoire du développement scientifique et culturel de l'Humanité, depuis la création de cette Commission. Docteur en philosophie de l'Université de Yale, il est codirecteur des Cahiers d'Histoire mondiale, publiés par la Commission, et auteur de l'ouvrage « *Exchange of Persons; the Evolution of Cross-Cultural Education* », publié par Social Sciences Research Council, New York, 1952.

Le premier volume de « l'Histoire de l'Humanité » comprend deux parties : « La Préhistoire » par Jacquetta Hawkes, et « Les débuts de la Civilisation » par Sir Leonard Woolley, archéologues de réputation mondiale. En 920 pages abondamment illustrées ce volume retrace le passé humain jusqu'à l'Age de Bronze et aux civilisations qui s'épanouirent il y a plus de 3000 ans à Sumer, en Égypte, dans l'Elam, en Phénicie, en Crète, en Anatolie, en Inde et en Chine. « La Préhistoire et les Débuts de la Civilisation » montrent ce que pouvait être un homme des cavernes, un chasseur de l'Age de pierre, un tisserand, un ouvrier du fer ou un paysan, comment naquirent les techniques, l'artisanat et les arts, comment se développèrent les langues et les systèmes d'écriture. Le lecteur mesure l'évolution humaine : les premiers tâtonnements des hommes-singes d'Afrique et d'Asie tâchant de fabriquer des outils, de maîtriser le feu et de constituer un langage, les mystères de la civilisation de la Vallée de l'Indus, la fameuse « Grande Ville fortifiée de Shang », fondement même de la civilisation chinoise. « Le Courier de l'Unesco » est heureux de présenter dans les pages qui suivent quelques passages choisis de cette œuvre monumentale.

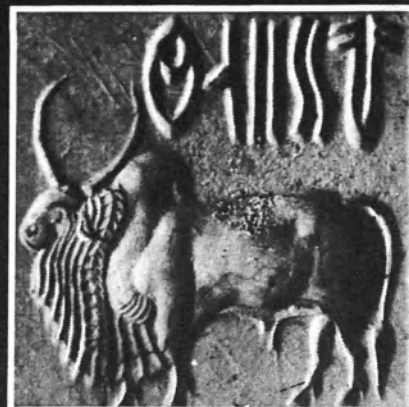


Photo Gouvernement de l'Inde, Département d'Archéologie

# LA CONSCIENCE

**L**e développement de la conscience : grand thème de l'histoire. Rien ne compte davantage que la croissance et l'exercice de la noblesse humaine. Tel est nécessairement le jugement de l'humaniste ; mais si l'on ajoute que c'est par ces dons que Dieu nous a fait concevoir la divinité, ce sera sans doute le jugement de tout le monde.

Dans le passé animal de l'homme, considéré comme l'un des primates, l'acuité croissante de la vue aux dépens du sens plus rudimentaire de l'odorat, qui accompagnait la vie arboricole, avait contribué à élever les facultés mentales ; seuls les oiseaux, les carnivores et les primates ont, sur la rétine, une tache d'une sensibilité particulière qui permet une grande précision de la vue.

Quand la vision stéréoscopique s'ajouta à l'acuité, tandis que l'habitude de saisir les branches et d'attraper des bestioles ou des fruits leur eût fait la main souple, un nouveau progrès fut possible. Le singe, palpant un objet inconnu, en même temps qu'il l'examine, nous offre une bonne image des premières lueurs de l'appréhension consciente conjuguée avec l'adresse.

On a fait grand cas du rôle qu'auraient joué, dans l'évolution humaine, la main et le pouce opposable ; rôle important, certes, mais uniquement au service du cerveau en éveil. Les mains des grands singes seraient parfaitement capables des plus fins travaux si l'esprit les mettait à l'ouvrage ; les singes pourraient être horlogers s'ils avaient conçu la notion du temps.

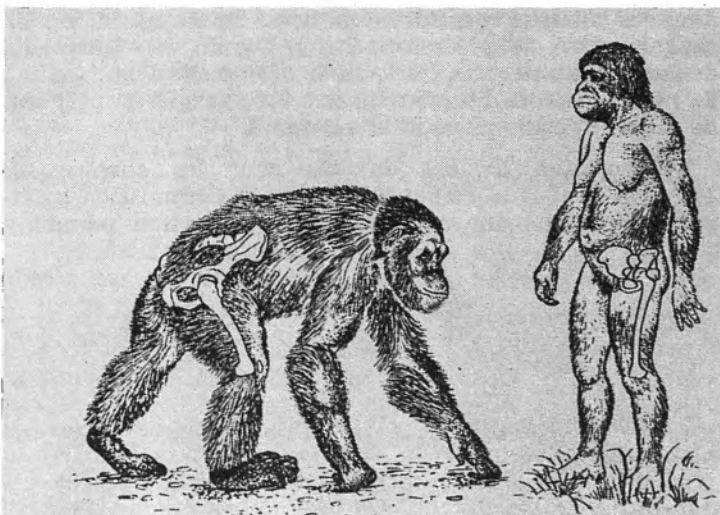
Un autre élément stimula le développement mental chez nos ancêtres, quand ils quittèrent les arbres où leur régime alimentaire était presque exclusivement végétarien, et qu'ils commencèrent à vivre, dans une certaine mesure, à découvert, et à manger de la viande (1). Il se peut que les constituants chimiques fondamentaux de la viande aient été utiles à leurs cerveaux ; il est certain que sa valeur nutritive, beaucoup plus grande que celle des végétaux et des fruits les a déliés du besoin de manger sans cesse.

Chose plus décisive encore : la nécessité de tuer, de dépouiller et de broyer une nourriture carnée, chez une créature à la face relativement aplatie, sans griffes, sans crocs, peut l'avoir conduite d'abord à utiliser, puis à fabriquer des outils. Dès le début de la fabrication, nos ancêtres atteignaient un niveau radicalement supérieur de concentration visuelle et d'habileté manuelle. Peut-être l'usage

conscient de la main a-t-il développé une autre faculté humaine essentielle, la parole (2). On a constaté que les mouvements de la main commandaient des mouvements correspondants de la bouche, et il se peut qu'une habitude de communiquer par gestes ait aidé à émettre des sons volontaires.

Là encore, toutefois, il faut être prudent quand on tente d'établir des rapports de cause à effet. De même que les singes et certains autres primates ont des mains qui pourraient accomplir des tâches délicates si leur cerveau était à la hauteur, de même leurs lèvres, leur palais et leurs cordes vocales sont probablement capables de parler. C'est le pouvoir cérébral qui leur fait défaut.

On a beau jeu de dire que le besoin d'une vision aiguë, la capacité manuelle, la nécessité de dépecer des proies, la réflexion préméditée nécessaire pour faire des outils ont conduit à la multiplication des cellules cérébrales



D'après Singer.

On a pensé pendant des années que les premiers hommes étaient apparus en Asie, mais aujourd'hui on admet généralement que l'humanité est née en Afrique. C'est en Afrique que l'on a découvert l'Australopithèque (ci-dessus, reconstitution près d'un chimpanzé) qui, il y a un million d'années, marchait debout et taillait des outils de pierre.

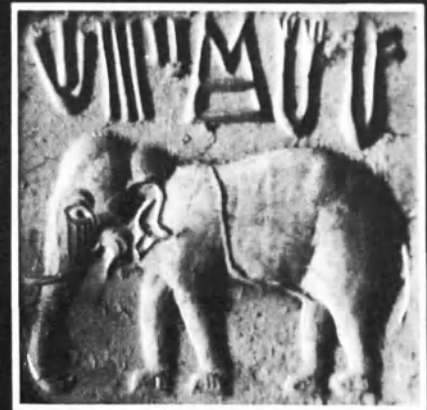




Sur les sceaux trouvés à Mohenjo-daro, sur l'Indus, dans le Pakistan de l'Ouest, sont gravés des animaux et des signes



pictographiques. Mohenjo-daro et Harappa étaient deux grands centres de civilisation, il y a environ 5.000 ans.



# ET LE CERVEAU

par  
Jacquetta Hawkes

dans les crânes hominiens et humains, tandis que la multiplication même des cellules provoquait, à son tour, une nouvelle subtilité fonctionnelle. On peut aussi faire état d'une autre idée, chère aux biologistes, que « l'homme est un singe foetal », autrement dit l'homme a évolué dans le sens d'une ressemblance au primate jeune, et non au primate adulte ; le retard de la maturité physique a allongé le temps de l'apprentissage, et permis le développement du cerveau.

Ce jeu des effets et des causes peut paraître très convaincant après coup. Mais rappelons-nous que, pendant des milliers d'années, les Egyptiens semblaient avoir d'excellentes raisons de penser que le lever de Sirius était la cause de la crue du Nil. Aussi bien, peut-être la cause ultime de l'éveil du cerveau, du développement de la prise de conscience qui s'y est opérée, nous demeure-t-elle aussi cachée qu'aux Egyptiens les sources du Nil.

S'il est préférable de manier les causes avec circonspection, il est hors de doute que l'affermissement des forces mentales apparut avec l'énorme développement du cortex cérébral dans le cerveau. Les deux hémisphères creux de la matière cérébrale sont si vastes qu'ils se sont profondément repliés et enroulés sur eux-mêmes pour se loger dans la boîte crânienne.

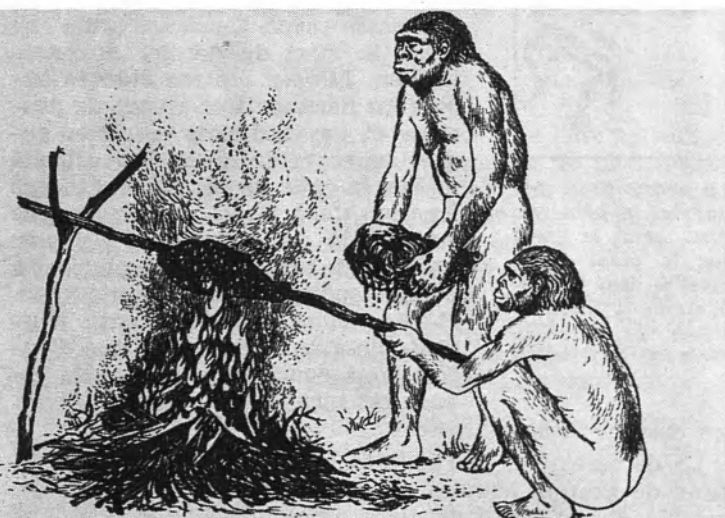
**L**A dimension importante du lobe frontal et temporal est particulièrement caractéristique de l'homme ; les lobes comprennent, parmi des millions de cellules nerveuses, plusieurs groupes qui ne sont pas assujettis à des fonctions précises, mais aux réserves de la mémoire et de ses associations. Mémoire et association tendant au pouvoir de l'imaginaire, telles sont les capacités nécessaires à une totale prise de conscience de soi, à la notion du passé et de l'avenir, à la prévoyance intelligente, et à l'édification des traditions, facteurs de cohésion dans la longue vie de l'espèce...

La conscience, qui s'est renforcée avec l'élaboration du cortex cérébral, rendant l'homme de plus en plus maître de ses actes, plus sensible à sa séparation de la nature, allait prendre deux grandes directions contraires. L'une l'amena à contrôler le milieu. Elle le conduisait, en premier lieu, à faire des outils, puis entraîna tout le pro-

SUITE PAGE 10

(1) Le Professeur A. C. Blanc (Italie) fait remarquer que bon nombre d'auteurs contestent que nos ancêtres aient commencé à s'adapter à vivre à découvert après avoir eu un mode de vie arboricole ; ils pensent, au contraire, que la vie des singes dans les arbres constitue une forme de spécialisation par laquelle n'a jamais passé l'espèce humaine.

(2) Pour le Professeur Debetz (U.R.S.S.), l'usage de la main, dans le processus de l'acte de travail et de la transformation pratique des objets bruts pour la satisfaction des besoins matériels de l'homme, a conditionné la formation et le développement de ses facultés spirituelles : pensée, attention, mémoire ; il a nuancé et amélioré des fonctions psychiques comme la sensation et la perception. Le besoin de communiquer, qui découlaient d'activités collectives, préparait nécessairement les linéaments, puis le développement du langage.



D'après Le Gros Clark

L'homme de Pékin, reconstitution d'après les restes découverts dans les grottes Choukoutien, près de Pékin. Les vestiges des grottes prouvent que ces hommes qui les habitaient savaient tailler des outils grossiers et entretenir le feu. D'après le crâne de ces hommes, leur cerveau avait la dimension analogue de celui de l'homme moderne.

## Le legs mental des primates

cessus accéléré de notre progrès scientifique et technique. Ici, l'analyse, la division du tout en parties distinctes, constituait les moyens mis en œuvre, et les fins poursuivies sont totalement pratiques et matérielles.

L'autre direction tendait à assurer la réintégration de la partie dans le tout, et l'homme dans l'univers dont sa conscience semblait le séparer. Cette voie conduisait aux rites, à l'art, à la foi religieuse, au mysticisme, et à certains secteurs de la philosophie. La métaphore, la comparaison, les rapports symboliques et autres formes unificatrices constituaient les moyens mis en œuvre, et les fins poursuivies sont essentiellement non pratiques et non matérielles.

L'incontestable faiblesse de l'archéologie en tant que base valable de l'histoire tient à ce qu'elle dépend sans recours des vestiges matériels, ce qui entraîne à mettre l'accent sur la première des deux grandes voies de l'effort humain. Ainsi, par exemple, jusqu'à la brusque apparition de l'art et des rites funéraires vers la fin de l'ère paléolithique, nous n'avons pas le moindre indice de l'existence intérieure et unificatrice bien que celle-ci ait dû sans cesse s'amplifier et se nuancer, même pendant sa vie extravertie et pratique du caillou taillé à la hache de silex.

Au niveau intellectuel, nous pouvons supposer une capacité grandissante de distinguer les idées et de tirer les leçons du passé au profit de l'avenir. Au niveau de l'imagination dut se développer le pouvoir de peindre les choses (et en particulier les objets désirables, comme le gibier) quand elles n'étaient pas devant les yeux, pouvoir comparable à celui de visualiser l'outil achevé dans un informe bloc de pierre.

La beauté de la forme d'une hache elle-même peut constituer une preuve de la première apparition du sens esthétique. On a même émis l'hypothèse que les plus beaux de ces outils, qui semblent plus délicatement ouvragés que ne l'exigeait leur emploi pratique, ont pu devenir objets de culte, comme les haches cérémonielles de Calédonie, ou les masses d'arme, en argent inoffensif, que l'on exhibait dans les occasions solennelles en Europe occidentale.

Sans que l'on puisse affirmer que ces outils aient eu une signification particulière pour l'imagination — un *mana* — leurs proportions harmonieuses montrent qu'il y a 250 000 ans, l'esprit créateur avait déjà les lois, l'exigence formelle qui, quelle qu'en soit l'origine, demeure encore valable pour nous.

La réflexion sur l'origine de ces jugements esthétiques conduit à la question des schémas mentaux de toutes sortes. Il est parfaitement possible que le sentiment qu'à l'homme de la rigueur ou de la beauté de certaines proportions ait découlé de sa participation au monde naturel, animé ou inanimé, organique et mathématique, dont il était issu.

Mais au-delà, selon une théorie aussi répandue que contestée, les êtres humains naîtraient avec certains schémas de l'espèce en évolution. Ils les hériteraient, exactement comme les parties pareillement évoluées de leur corps ; mais puisqu'il est mental, cet héritage tendrait à se faire jour dans des formes culturelles, et de manière plus manifeste dans des mythes religieux, qui, en dépit des différences d'expression qui varie avec la culture,

semblent souvent garder une unité sous-jacente universelle et intemporelle.

A un niveau plus élevé et plus complexe, ces archétypes pourraient correspondre à un sens sans aucun doute inné de la rigueur esthétique, et à des tendances aussi générales que le grotesque, le bestiaire fantastique, et autres manifestations artistiques, qui reparaissent constamment.

Bien que bon nombre de personnes se refusent à accepter cette idée de l'hérédité des formes mentales, elle est sans doute bien plus plausible que celle qui nous fait naître avec une « carte blanche » spirituelle. Nous sommes cependant tout prêts à accepter cette idée quand il s'agit de l'instinct, bien que le legs instinctuel du passé paraisse extrêmement confus.

Les oiseaux tisserands, par exemple, quand ils ont été élevés pendant six générations avec d'autres oiseaux, et privés des matériaux qui leur servent à faire leur nid, peuvent encore à la septième génération tisser ces nids ingénieux, dès qu'ils en ont l'occasion. A une certaine époque, dans un lointain passé, cette espèce a peu à peu poussé à la perfection une forme particulièrement insolite de construction de son habitat, dont le schéma est resté fixé dans le cerveau et le système nerveux de l'oiseau, si bien qu'il peut être reproduit à tout moment par référence à un plan « instinctif ».

Sans doute, alors, n'est-il pas impossible à l'homme d'hériter des modèles à un niveau plus créateur, à partir d'expériences répétées pendant vingt mille générations ? Ou bien, les ayant hérités, qu'il puisse leur trouver une expression dans les mythes et d'autres formes culturelles ?

Du moins, la possibilité est-elle assez grande pour qu'il soit contraire à la science de l'écartier, surtout quand on examine la diffusion des caractères culturels. Quand deux peuples, qui vivent assez loin l'un de l'autre, possèdent en commun un outil, un motif, un mythe, il y a eu peut-être transmission due au commerce, aux migrations, ou à l'in-

fluence diffuse. Il faut chercher à établir l'existence de ces contacts, mais s'ils ne peuvent être décelés, il n'y a alors qu'une explication possible : ce caractère représente deux expressions distinctes d'un schéma mental commun.

Que les êtres humains aient hérité ou non un patrimoine mental de ce genre, il est certain que du passé nous apportons avec nous bien plus que notre corps. Quarante mille ans après la mort du dernier néanderthalien, *Homo sapiens* charrie encore un héritage très vivant de passions et de tendances émotives acquis au cours des âges. La curiosité même, le désir de découvrir, est une émotion dont il est prouvé qu'elle existe déjà dans l'animal. Certains hommes de notre temps se plaisent à penser qu'ils sont rationalité pure, et de même virtuellement, leurs contemporains, cependant que d'autres sont convaincus que notre espèce est incapable de mener à bien un dessein rationnellement conçu.

Le déroulement de l'histoire humaine, au cours duquel tant de grands peuples se sont précipités à leur perte, semble étayer cette dernière opinion. Quelques rationalistes seraient plus heureux qu'il en fût autrement, mais si nous perdions notre héritage passionnel et son pouvoir prodigieux sur l'imagination, tout l'élan créateur de notre espèce serait bientôt flétri, et la vie momifiée....



Dans cette scène rituelle peinte sur la paroi d'une caverne à Cogul, dans le nord-est de l'Espagne, dessins de femmes en longues tuniques. D'après Burkitt



Le sorcier, mi-homme, mi-bête, mi-dieu, peint et gravé sur la paroi d'une caverne dans le sud-ouest de la France.

D'après un dessin du Musée de l'Homme, Paris

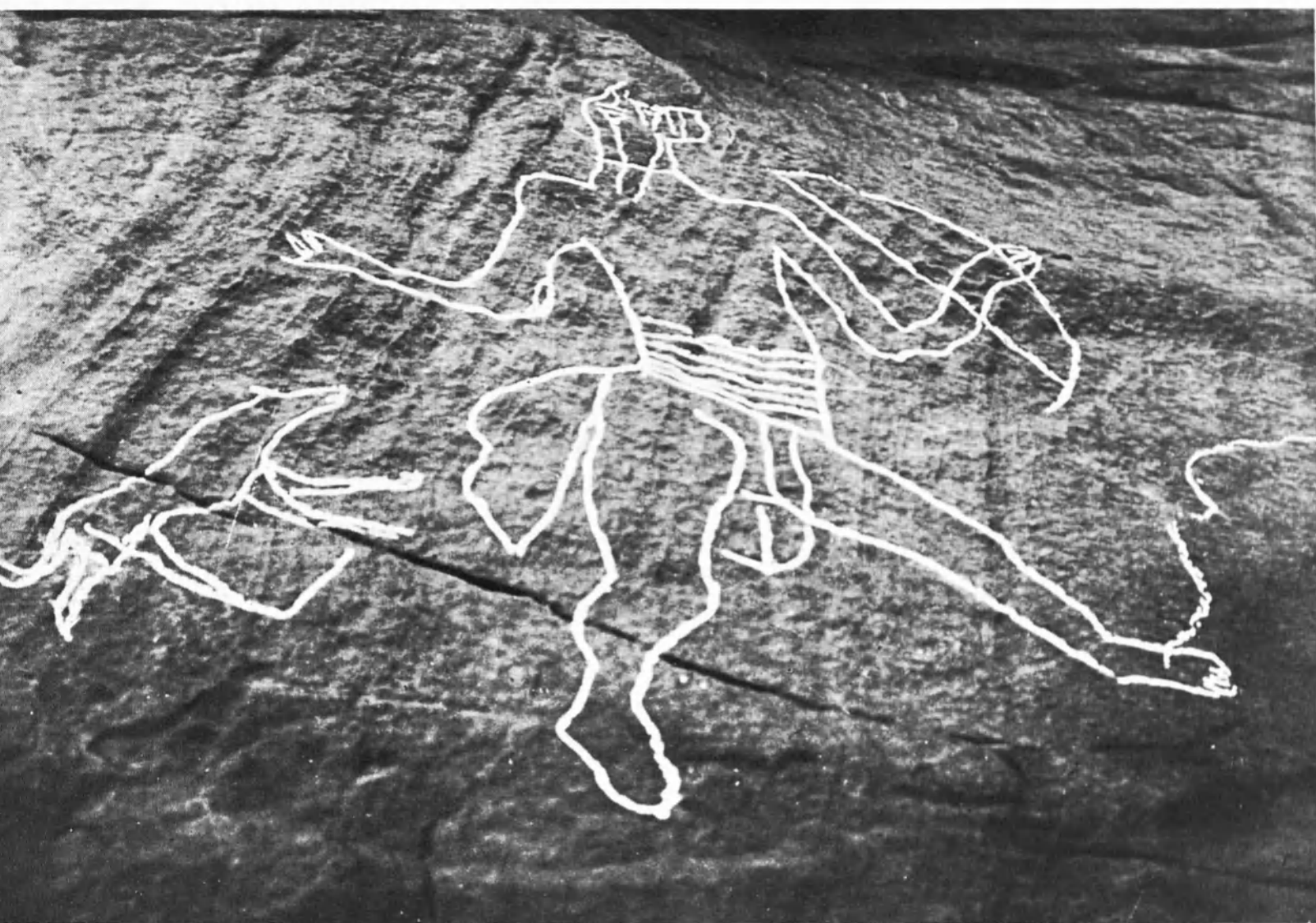


Photo R. Perret-Musée de l'Homme, Paris

Le Paléolithique, ou Age de pierre, témoigne d'une riche floraison artistique : les œuvres d'art qui furent alors réalisées supportent la comparaison avec celles qui virent le jour au cours de ces dix mille dernières années. On a découvert un grand nombre de peintures et de gravures dans les cavernes, en Europe et en Afrique. Ci-dessus, le Chasseur masqué, peinture rupestre du Sahara.

# NAISSANCE DE L'ART

**O**N a pu dire que l'apparition de l'art paléolithique est l'événement historique le plus improbable qu'on puisse imaginer et le fait est qu'il est aussi impossible de l'expliquer que tout autre des grands jaillissements de génie créateur qui, pour le bonheur de l'humanité, jalonnent le cours de l'histoire. Les causes du flux et du reflux des facultés de l'âme humaine restent le plus souvent enveloppées de mystère. Toutefois, sans prétendre aller jusqu'au fond des choses, il est possible d'expliquer et d'interpréter ces mouvements.

D'une part, on peut déterminer quels facteurs permettent l'apparition de l'art. Bien que la prospérité matérielle ne puisse jamais engendrer directement le génie artistique, aucune société ne peut entretenir des artistes sans disposer d'une certaine marge économique. Il est donc hors de doute que l'abondance du gibier dans le sud-ouest de l'Europe, à la fin du pléistocène, a été l'une des causes fondamentales du développement de l'art paléolithique. Les artistes étaient sans doute aussi des chasseurs, mais il est très probable qu'à mesure qu'ils devinrent plus habiles et se spécialisèrent davantage, ils

furent dispensés de chasser une partie du temps, et qu'en échange des services qu'ils rendaient à la communauté, ils étaient nourris pendant tout le temps qu'ils passaient à travailler dans les grottes.

D'autre part, il y a la question de l'utilité de l'art — nous ne voulons pas parler de la satisfaction qu'il procure à ses créateurs, mais de l'usage qu'en fait la société. Il est rare qu'une vigoureuse tradition artistique ne réponde pas à quelque nécessité d'ordre pratique, et dans les sociétés primitives où les activités intellectuelles, pratiques et religieuses, restent plus ou moins confondues, l'art doit toujours faire partie intégrante de la vie quotidienne.

Deux théories s'affrontent depuis longtemps au sujet de l'art des cavernes : pour les uns, il s'agit d'une activité d'ordre esthétique, d'un effort de l'artiste pour s'exprimer et créer de la beauté ; pour les autres, d'une activité de caractère pratique, entreprise pour s'assurer une bonne chasse. Mais le problème n'existe que dans l'ima- **11**

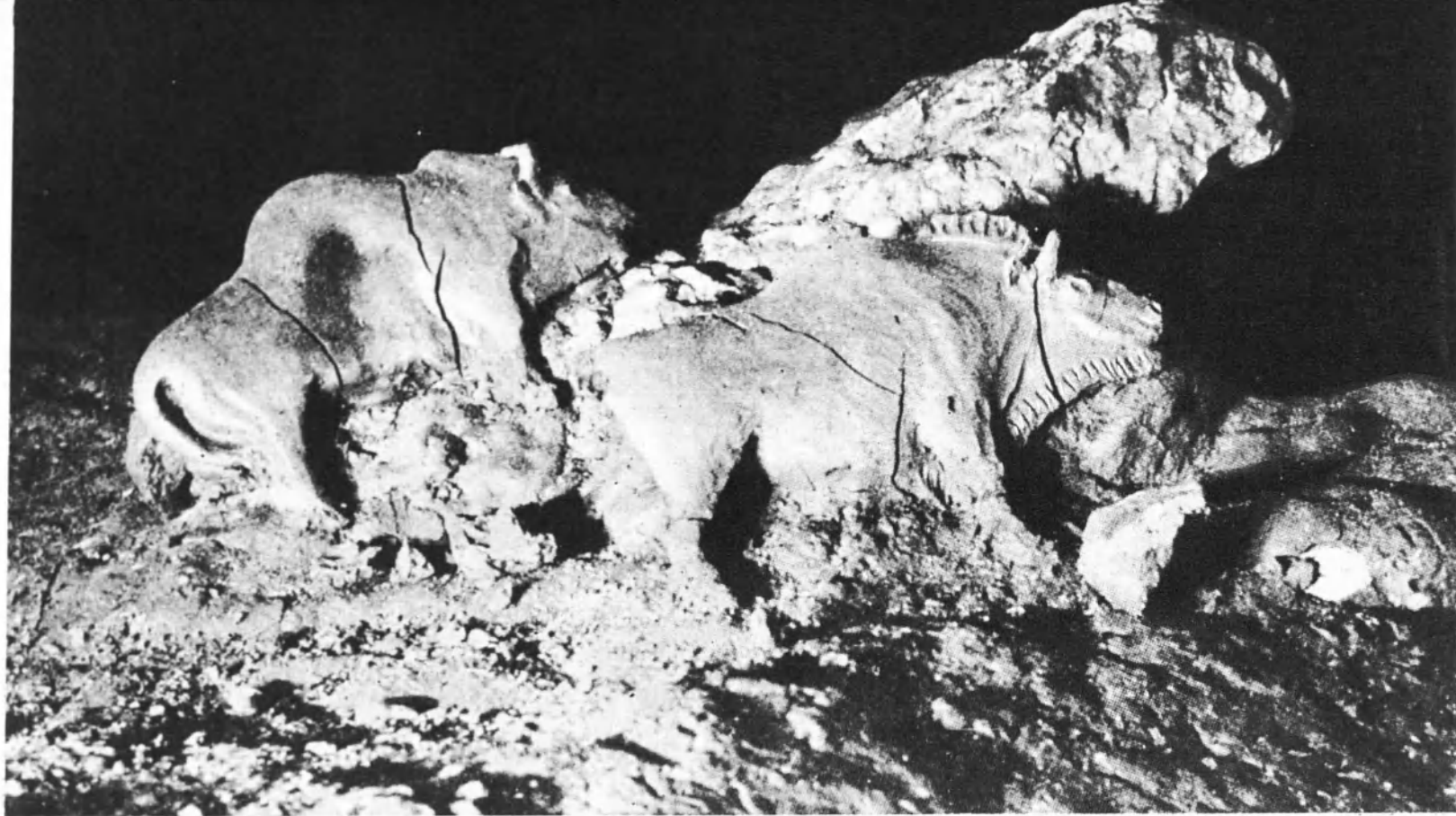


Photo Max Begouen, Musée de l'Homme

HISTOIRE DE L'HUMANITÉ (Suite)

## Les images des premiers sanctuaires

gination des adversaires. Même au **XX<sup>e</sup>** siècle, où la vie est bien plus strictement compartimentée, personne ne songe un instant à se demander si le peintre travaille pour s'exprimer ou pour vendre ses toiles. Essayer de séparer l'art, la magie et la religion dans la vie intégrée des hommes primitifs est une absurdité due à un goût exagéré de l'analyse.

L'art pariétal jouait certainement un rôle dans les activités magiques et religieuses. Il servait en particulier à la célébration des rites « sympathiques », qui reposent sur la conviction qu'analogie ou correspondance vaut identité, et que ce que l'on fait à une image ou à un objet symbolique affectera la partie correspondante de l'objet réel. Cette idée, extrêmement répandue, se retrouve même dans les sociétés civilisées. Quand la pomme de terre fut introduite en Europe, beaucoup de gens s'imaginèrent qu'elle donnait la lèpre parce que l'aspect de certains tubercules évoquaient cette maladie. De nos jours, encore, même en Europe et en Amérique, il y a des gens qui, pour provoquer la mort de leur ennemi, fabriquent une image à sa ressemblance et la transpercent de coups d'épingles. Cet envoûtement est tout à fait analogue à un procédé magique utilisé par les chasseurs de l'époque paléolithique.

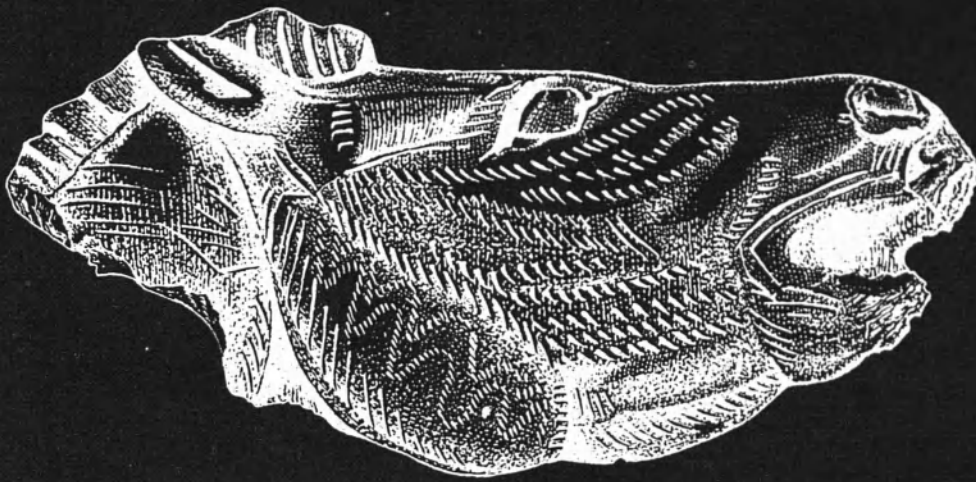
De nombreuses peintures, en effet, comportent l'image dessinée ou gravée de javalots et de flèches perçant les flancs des animaux représentés. La grotte de Lascaux nous en offre de nombreux exemples. A Niaux, se trouve la célèbre silhouette de bison tracée autour de trois petites cupules naturelles, chacune ornée d'une flèche pour lui donner l'apparence d'une blessure...

Si une forme de magie sympathique servait à assurer une bonne chasse, une autre avait pour but la perpétuation de la vie. Certains dessins représentent indubitablement des femelles gravides. Au Tuc d'Audoubert, les images soigneusement différenciées d'un bison mâle et d'un bison femelle, ainsi que les traces prouvant que des cérémonies magiques se déroulaient dans la grotte, évoquent clairement des rites de fertilité. Ces préoccupations allaient beaucoup plus loin que celles de la magie sympathique, et elles posaient déjà les bases d'une reli-

gion de la fécondité qui devait connaître un grand développement en Eurasie, comme le prouvent la légende du **bennu** et les autres cristallisations du concept de la déesse-mère...

**D**es témoignages d'un troisième genre nous prouvent qu'il existait des liens étroits entre l'art pariétal et les activités magico-religieuses : nous voulons parler des dessins qui représentent des hommes déguisés en animaux, ou peut-être des créatures fantastiques participant à la fois de l'homme, de l'animal et de la divinité, comme le « Grand Sorcier » de la grotte des Trois-Frères. D'ailleurs, toute cette grotte proclame son caractère de sanctuaire aussi clairement que n'importe quelle chapelle. Des passages creusés dans le roc conduisent à une petite salle dont les parois sont couvertes d'un lavis de gravures représentant toutes sortes d'animaux, parmi lesquels on remarque le groupe étrange formé par un homme pourvu d'une tête de bison et d'autres attributs animaliers qui danse avec deux singulières bêtes hybrides visiblement en état de rut. De cette pièce part un tunnel aux parois également gravées, qui monte en spirale jusqu'à une fenêtre située à près de quatre mètres au-dessus du sol ; là, le prêtre-sorcier qui officiait pouvait faire des apparitions spectaculaires et dominer les fidèles réunis. C'est avec saisissement que l'on découvre alors, peinte et gravée sur la roche, juste en face de cette ouverture, l'image du Sorcier lui-même, avec des attributs phalliques, des ramures de cerf sur la tête, et le regard fixe d'un hypnotiseur.

L'élément magique, si important dans l'art pariétal, devait jouer un rôle moindre dans l'art mobilier. Il est probable que lorsque l'image d'un cerf, d'un mammoth ou d'un bouquetin était gravée sur un propulseur, c'est parce qu'on croyait qu'elle rendrait celui-ci efficace contre les animaux représentés. Mais, d'autre part, on peut tenir pour certain qu'elle était en partie exécutée pour la joie de la créer et de la regarder, car l'effet produit est éminemment décoratif. Cette remarque s'applique encore mieux aux petits objets sculptés, comme la spatule en



Les artistes du paléolithique décoraient leurs outils de gravures, mais de plus ils faisaient de merveilleuses sculptures sur os, ivoire, corne ou pierre. On a trouvé dans le sud de la France cette tête de cheval (à gauche) sur corne, et ces cerfs accroupis (ci-dessous) sur ivoire.

Dessin tiré de « History of Mankind »

Les peintures du paléolithique étaient des œuvres de spécialistes. Si l'on en juge d'après les trouvailles techniques, une classe d'artistes a pu même exister. Les bisons (à gauche) qui mesurent chacun 70 cm de long environ, ont été modelés dans l'argile à Tuc d'Audoubert, France. Au fond des cavernes, ils se sont parfaitement conservés pendant des milliers d'années, et ils étaient à peine craquelés quand ils ont été découverts.



forme de poisson de la grotte de Rey, aux silhouettes d'animaux gravées sur os, et même à la magnifique tête de cheval du Mas d'Azil ainsi qu'au cheval de la grotte des Espéluques, à Lourdes. Quel autre but que la décoration put viser l'artiste qui a gravé à La Mouthe un bouquetin sur sa lampe ?

Il est hors de doute que l'art pariétal et, à un moindre degré, l'art mobilier, jouaient un rôle dans le culte des animaux, en partie magique et en partie véritablement religieux, sur lequel reposait toute l'existence de ces peuples de chasseurs. Le rang social de chaque individu et la survivance même de la tribu dépendaient entièrement de la reproduction des troupeaux de gibier et du succès de la chasse. L'art répondait au caractère pressant de ces deux impératifs. Pour utilitaires qu'elles soient, de telles préoccupations ne sauraient être dissociées d'un élan religieux vers une certaine forme de communion avec les animaux et la nature en général, d'une « participation mystique ».

Sous cet aspect religieux, l'art paléolithique nous apparaît comme un authentique effort d'expression, et ses créateurs comme de véritables artistes. De même que les peintres du Moyen Age travaillaient uniquement pour l'église chrétienne, et que les peintres contemporains vendent leurs toiles pour décorer des appartements ou meubler des collections, les peintres de l'époque de la dernière glaciation ont pu, avec beaucoup plus de logique, se mettre au service des pratiques magiques liées à la chasse et à la reproduction sans cesser pour autant d'être des artistes.

Depuis leur époque, de nombreux peuples primitifs ont vécu sur notre globe, mais aucun n'a jamais créé un art représentatif comparable au leur. Les primitifs qui, comme certains aborigènes australiens, exécutent encore des images d'un effet impressionnant pour servir aux rites magiques de la chasse, n'ont ni leur réalisme ni leur habileté technique. En fait, ils ne font souvent aucun effort de réalisme : des dessins symboliques et des mimiques leur suffisent pour établir les correspondances indispensables à la magie sympathique. Une identité d'apparence entre l'image et l'objet réel n'a jamais été considérée comme indispensable à l'efficacité des rites. Et, cependant, de tous les documents paléolithiques que nous possédons, il en est un, et un seul, qui rappelle par certains côtés l'attirail macabre et inartistique qu'utilisent souvent les sorciers chez les peuples

primitifs : c'est, au sanctuaire de Montespan, le modelage d'ours auquel était adaptée une tête naturelle.

Toutes les autres réalisations servaient sans doute à la magie, mais c'étaient aussi des œuvres d'art, déjà dans la ligne de ce que nous appelons l'art « humaniste ». Elles évoquent les dessins et peintures de la Chine plus qu'aucun autre art, et l'on sait que les artistes chinois se sont inspirés des rapports qu'ils concevaient entre l'homme et la nature.

L'art pariétal prouve à l'évidence que les artistes de l'âge de pierre s'identifiaient avec intensité aux animaux qu'ils représentaient. A mesure qu'ils prenaient mieux conscience d'eux-mêmes, en partie parce qu'ils avaient appris à s'exprimer au moyen du langage (facteur qui a dû également leur permettre d'accroître leur maîtrise en tant que créateurs d'images), ces hommes ont senti le besoin de réaffirmer leurs liens avec la nature.

**U**n poète moderne a dit que « l'image poétique montre l'artiste cherchant à exprimer son unité avec tout ce qui existe et tout ce qui a jamais existé » : cette observation est aussi vraie des plus anciens que des plus modernes des artistes. On a plusieurs fois essayé de nous faire croire que les peintres des cavernes utilisaient comme modèles des cadavres d'animaux, et que le jeu des ombres leur avait suggéré l'idée de tracer eux-mêmes des formes sur les parois des grottes. De telles hypothèses ne peuvent que nous égarer. Quiconque connaît un peu le processus de la création artistique sait bien que des artistes travaillant dans les entrailles de la terre, loin du monde extérieur, devaient conserver en eux la vision brûlante et chargée d'émotion des animaux autour desquels s'organisait toute leur existence. L'acte créateur, comme toujours lorsqu'il s'agit d'art véritable, était déjà accompli dans leur imagination ; la couleur et le burin ne servaient qu'à matérialiser leur vision intérieure.

Mise à part l'utilité pratique de l'art dans le domaine de la magie, cet élément de communion avec les animaux représentés montre que l'activité des artistes s'intégrait parfaitement à la vie religieuse de la société dont ils faisaient partie.

# LES SUMÉRIENS A L'ÉCOLE

par Sir Leonard Woolley

**L**es personnes sachant lire et écrire étaient proportionnellement plus nombreuses parmi les Sumériens et dans la Babylonie ancienne qu'en Egypte. Il y avait les « petits » scribes et les « grands » scribes, les scribes des temples et les scribes « royaux » du palais, les scribes qui étaient de hauts fonctionnaires et les scribes spécialisés dans une certaine forme de travail administratif, les maîtres d'école et les tabellions, ces derniers beaucoup plus recherchés en raison de l'immense importance du commerce intérieur et extérieur, et aussi parce que la loi exigeait des documents écrits dans tous les litiges soumis aux tribunaux. Il est vraisemblable qu'à part ces scribes professionnels, qui se comptaient par milliers, les hommes d'affaires tenaient à acquérir au moins quelques rudiments de savoir, pour leur usage personnel ; il est certain, en tout cas, que les écoles où l'on formait les scribes devaient être fort nombreuses... Le meilleur exemple connu est celui de l'école installée à Ur dans une maison privée, à l'époque de Larsa (vers 1780 av. J.-C.)...

... C'était une petite école : elle ne pouvait guère accueillir que deux douzaines d'élèves, mais elle est probablement typique des établissements de l'époque, et il est certain qu'elle ne se contentait pas de dispenser un enseignement élémentaire, mais qu'elle recevait des élèves de tout âge.

Certaines des tablettes de forme bombée qu'on y a trouvées portent d'un côté le modèle exécuté par le maître et de l'autre les tentatives de l'élève pour reproduire ce modèle ; elles commencent par des signes monosyllabiques, suivis de listes de mots débutant tous par la même

syllabe, et se terminent par des phrases complètes et des extraits d'auteurs classiques. D'autres portent des textes de caractère religieux, qui étaient sans doute dictés ou donnés à apprendre par cœur. De nombreuses tablettes se rapportent aux mathématiques : on y trouve des tables de multiplication, des règles pour l'extraction des racines carrées et cubiques, etc., ainsi que des problèmes de géométrie appliquée, relatifs, par exemple, à l'arpentage des champs ou au volume d'une masse de terre à transporter, à calculer d'après les dimensions de l'excavation. Il y a enfin des tablettes consacrées aux « belles-lettres », dont certaines nous ont conservé le texte d'un ouvrage classique en grande faveur décrivant la vie des écoliers...

Les écoles étaient réservées aux garçons. Il y avait des femmes-scribes, et certains spécimens de leur travail sont parvenus jusqu'à nous, mais nous ne savons pas où elles recevaient leur instruction ; les textes qui se rapportent aux écoles ne font jamais mention d'élèves du sexe féminin...

Mais nous connaissons des exemples de personnes charitables qui, ayant recueilli (« arraché aux mâchoires d'un chien ») un bébé abandonné, mettaient le comble à leurs bienfaits en envoyant l'enfant « apprendre l'art du scribe » dans une école...

... Les études étaient longues : elles s'étendaient sur de nombreuses années, « depuis l'enfance jusqu'à la maturité », mais au bout de deux ans, le jeune élève pouvait obtenir le titre de *dubsar tur* (scribe-adjoint) ; on lui confiait alors le soin d'aider un élève débutant en lui assignant des exercices, en lui montrant comment s'y prendre

## LE PRESTIGE DU SCRIBE



Même lorsqu'il n'occupait pas un poste officiel, le scribe avait toute l'arrogance intellectuelle d'un homme instruit, et le plus grand mépris pour le travail manuel. On trouve d'amusants exemples de ces traits de caractère dans les *Instructions d'Akhtoy, fils de Doua-*

*ouf*, ouvrage qui remonte peut-être à la XI<sup>e</sup> Dynastie, mais qui resta très longtemps en vogue : nous y voyons un père qui conduit son fils à l'école et l'incite à bien travailler en lui faisant un tableau de tous les métiers, et en lui montrant qu'aucun ne peut se comparer, même de loin, à l'heureuse profession de scribe.

« Je n'ai jamais vu, dit-il, le forgeron chargé d'une ambassade, mais je l'ai vu peiner à la gueule de sa fournaise, les doigts comme la peau d'un crocodile, et il sentait plus mauvais que le frai de poisson... Le tailleur de pierre lutte contre la dureté de toutes sortes de roches. Quand il a terminé sa besogne, ses bras n'ont

plus de force, et il dort jusqu'à l'aube plié en deux, parce qu'il a l'échine et les genoux brisés... Le barbier rase du matin au soir ; il ne s'assied jamais, sauf pour avaler son repas ; il court sans cesse d'une maison à une autre pour trouver des clients. Il use ses bras pour se remplir l'estomac, semblable à l'abeille qui doit manger son propre miel... Le paysan porte toujours le même vêtement. Sa voix est aussi rauque que celle d'un corbeau. Ses doigts sont toujours occupés, et il a les bras desséchés par les vents. Quand par hasard il peut s'arrêter un instant, c'est dans la boue qu'il prend son repos. Bien portant, il vit avec ses bêtes ; malade, c'est parmi ses bêtes qu'il se couche sur la terre nue. A peine est-il rentré chez lui le soir qu'il est obligé de repartir. » C'est pourquoi « tu dois avoir à cœur d'apprendre. Rien ne peut se comparer à l'instruction. Le profit que tu tireras de l'école, même en seul jour de travail, te restera acquis pour l'éternité ».

Sir LEONARD WOOLLEY

2<sup>e</sup> partie, chapitre III  
« La structure sociale »

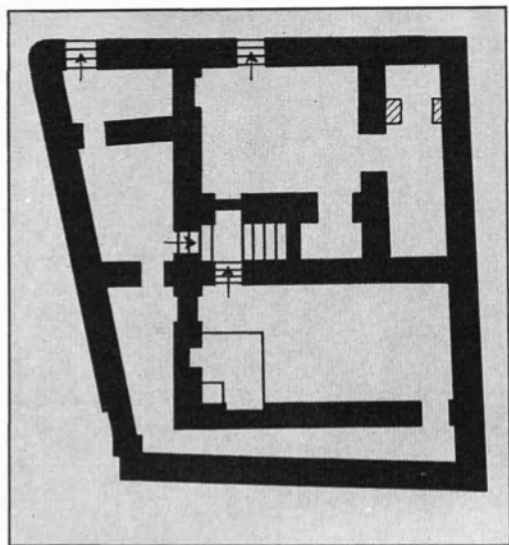


Ce portrait d'homme taillé dans la pierre est celui d'un Sumérien inconnu qui vécut il y a près de 5.000 ans. L'attitude méditative, l'expression réfléchie ne sont pas sans rappeler celles du fameux scribe égyptien (à gauche) aujourd'hui au Musée du Louvre à Paris.

Ny Carlsberg Glyptotek, Copenhague

La grande chanteuse. Ainsi fut nommée cette statue trouvée à Mari dans la partie septentrionale du pays de Sumer, sur l'Euphrate. Il s'agit peut-être d'une artiste qui divertit de sa danse et de ses chants la cour des rois de Mari, 2500 ans av. J.C.

Photo Musée de Damas



Dessin History of Mankind

A Ur, il y a plus de 37 siècles, les écoles publiques s'étaient multipliées. On en a dégagé une, dont voici le plan (ci-dessous). Le bâtiment avait été spécialement aménagé, et comprenait une cour intérieure, des salles et des lavabos. L'école pouvait recevoir quelque 25 élèves d'âges divers. A l'origine annexes des temples, les écoles sumériennes s'étaient laïcisées; on y enseignait les disciplines les plus diverses, de la botanique aux mathématiques en passant par la géographie et la grammaire. Elles étaient de hauts lieux du savoir.



pour les faire, en les corrigeant (avant la correction définitive, effectuée par le maître) et en le fouettant lorsqu'il méritait une punition.

La discipline était sévère. Les élèves pouvaient être gardés très longtemps « en retenue » ; on leur donnait sans doute des penums, bien que les exemples connus d'élèves ayant à « faire » cinquante ou cent « lignes » en guise de punition ne remontent qu'à l'époque néo-babylonienne ; la punition habituelle consistait en coups de baguette, généreusement distribués par les moniteurs comme par les maîtres eux-mêmes.

Tout cela nous est clairement expliqué dans le texte concernant « la vie des écoliers ». « Qu'as-tu fait à l'école ? » — « J'ai compté (ou « récité ») ma tablette, j'ai déjeuné, j'ai confectionné ma (nouvelle) tablette, je l'ai écrite et terminée ; alors on m'a donné des leçons à apprendre, et l'après-midi on m'a assigné des devoirs. La classe finie, je suis rentré à la maison, et j'ai trouvé mon père assis à l'intérieur. Je lui ai dit quels devoirs j'avais à faire, je lui ai récité ma tablette, et il a été très content. »

Ce jour-là, l'élève a eu de la chance, mais le lendemain, les choses se passent autrement : « Quand je me suis levé ce matin, je suis allé dire à ma mère : « Donne-moi mon déjeuner, je veux aller à l'école. » Ma mère m'a donné deux petits pains et je suis parti. A l'école, le surveillant « de service » m'a demandé : « Pourquoi es-tu en retard ? » Effrayé, le cœur battant, je suis entré et je me suis incliné devant le maître. »

Mais le maître est justement en train de corriger la tablette qu'il a remplie la veille, et, ne la jugeant pas satisfaisante, il administre une correction à l'élève. Puis le surveillant « chargé de faire respecter le règlement »

le fouette à son tour parce qu'il a « traîné dans la rue », et recommence sous prétexte qu'il « n'est pas vêtu convenablement » et qu'il y avait d'autres membres du personnel devant la porte d'entrée ; finalement le directeur lui reproche de « mal écrire » et le bat une nouvelle fois.

Le malheureux demande à son père d'attendrir les « puissances supérieures » par les moyens habituels ; le père invite donc le directeur chez lui, le remercie de tout ce qu'il a fait pour instruire son fils, lui offre de la nourriture et du vin, lui fait cadeau d'un costume neuf et lui glisse au doigt un anneau ; l'élève s'empresse autour de lui, révélant en même temps à son père tout ce qu'il sait déjà de l'art d'écrire sur des tablettes.

Le directeur, comblé, manifeste son enthousiasme : « De tes frères puisses-tu être le guide, de tes amis le chef, de tous les élèves le meilleur. Tu as bien travaillé à l'école, tu es devenu un homme instruit. » L'élève peut alors prétendre au glorieux titre de « Sumérien »...

Il s'agit naturellement d'un tableau satirique poussé jusqu'à la caricature. Il est évident que les maîtres, tout au moins dans les écoles privées, tiraient leurs ressources des sommes versées par les élèves, et ne devaient pas être fâchés de recevoir à l'occasion une gratification supplémentaire ; il faut également reconnaître que les méthodes d'enseignement étaient primitives et parfois brutales ; mais les écoles de Mésopotamie n'en dispensaient pas moins une instruction solide, et contribuaient à entretenir le respect général dont bénéficiait le savoir en tant que tel.

# LES PREMIERS ASTRONOMES DE CHINE ET DE BABYLONE

**L'**OPINION populaire attribue à tort aux Mésopotamiens, et plus encore aux Egyptiens, une profonde connaissance des phénomènes astronomiques. Certes, il existe en Egypte et ailleurs divers édifices orientés sur les corps célestes ; et pour qui n'a rien à redouter des astres, cela paraît mystérieux et supposer des connaissances scientifiques fort abscones. En réalité, cela ne suppose rien de tel ; il s'agit du résultat d'une observation attentive de faits que l'on aurait cru dangereux de négliger.

La simple observation des corps célestes, si on la poursuit attentivement, suffit à montrer que leurs positions relatives changent et se répètent dans un laps de temps défini ; ces mouvements peuvent être reliés aux périodes agricoles, ou déterminer eux-mêmes les dates des cérémonies religieuses. Le Soleil, la Lune et les planètes étaient des dieux qui, en tant que dieux, exerçaient une influence directe sur le destin de l'homme. La vie civile dépendait de la succession régulière des jours, des mois et des années, tous fixés par le cours du Soleil et de la Lune, et pareillement les dieux qui se déplaçaient dans les sphères les plus hautes apportaient sur la terre la paix ou la guerre, les catastrophes ou la prospérité ; il fallait donc surveiller leurs mouvements, et si possible les interpréter à la lumière de l'expérience ou de l'analogie.

Aussi, dès la plus haute antiquité, de tels phénomènes furent-ils observés et consignés, ce qui ne veut pas dire que l'astronomie était née ; l'intérêt que les hommes portaient aux corps célestes concernait, d'une part, le calendrier, de l'autre, l'astrologie. Le professeur Neugebauer l'a formulé de manière nette et magistrale : « L'astronomie n'a pas son origine dans la reconnaissance des constellations irrégulières, ni dans l'invention de divinités célestes ou astrales ; l'astronomie scientifique n'a pas commencé avant que l'on ait tenté de prédire, même grossièrement, des phénomènes astronomiques tels les phases de la Lune. » Tentative qui eut lieu plus tard...

**C'**EST seulement au cours du premier millénaire avant J.-C. que les astronomes babyloniens réussirent à prédire la durée des lunaisons, et les Egyptiens ne tinrent, plus tard, ces connaissances que de Babylone.

En fait, le passage de l'observation à la prévision fut bouché aux Egyptiens par le caractère rudimentaire de leur système mathématique, qui ne pouvait se prêter aux calculs compliqués qu'exige l'astronomie. Il semblerait qu'ayant obtenu, par de très simples observations, les dates agricoles et cérémonielles nécessaires à une exis-



Le triomphe de Naram-Sin, roi d'Akkad (vers 2.300 av. J.C.) a été placé par le sculpteur sous le signe des étoiles, symbole divin. L'artiste a atteint ici à un rare équilibre entre la représentation dramatique de la scène et la disposition décorative. Cette stèle de Mésopotamie est, à cet égard, un des plus remarquables documents de l'époque.

Photo Chuzeville, Musée du Louvre, Paris

tence concertée, ils n'aient pas senti la nécessité de poursuivre plus avant.

Aussi bien, nous ne trouvons aucune référence aux éclipses de lune dans les textes égyptiens (1) ; les Egyptiens durent y voir des événements isolés, provoqués par une cause surnaturelle, et par suite, imprévisibles et sans rapport avec le cours normal des choses.

En Chine, une inscription d'Anyang sur ivoire constitue la toute première mention d'une éclipse qui eut lieu « au quinzième jour de la douzième lune de la vingt-neuvième année du roi Wou-Ting », soit le 23 novembre 1311 avant J.-C. (2), ce qui révèle une préoccupation, sinon une véritable connaissance, antérieure à celle des Egyptiens. L'inscription en elle-même n'est pas assez explicite pour



prouver que l'intérêt porté à l'éclipse dépassait le simple enregistrement d'un phénomène extraordinaire : le document fait d'ailleurs partie d'un oracle, ce qui peut faire douter de sa valeur scientifique.

Mais les annales de Chou nous apprennent que, dans la trente-huitième année du règne de l'empereur « Shang Ti-hsin (1137 av. J.-C.), Chou-wen-wang, prince de Chou, fit offrir un sacrifice, parce que l'éclipse ne se produisait pas au jour dit » ; elle avait eu lieu le seize du mois, selon le calendrier, au lieu du quinze.

**C**ECI permet d'induire, à coup sûr, si l'interprétation est correcte, que dès le douzième siècle av. J.-C., les astronomes chinois savaient calculer les éclipses de lune à l'avance, et avec assez de sûreté pour qu'une erreur de vingt-quatre heures suffît à alarmer les autorités. L'inscription d'Anyang pourrait laisser supposer qu'ils étaient aussi savants deux siècles plus tôt.

(1) *Le professeur J. Leclant (France) suggère de se référer à un passage de l'inscription du Portail de Bubastis, à Karnak, relative à l'an 15, de Takelot II, c'est-à-dire à peu près 820 ans av. J.-C.*

*R. A. Caminos, « La Chronique du prince Osorkon » (Rome 1958) : « Le ciel n'a pas dévoré la lune », dont l'interprétation a fait couler des flots d'encre.*

(2) *Signalons que la date est contestée par certains érudits.*

(3) *Deux exemples peuvent illustrer le caractère de ces prédictions. On lit dans l'un, qui date de l'époque de la Première Dynastie de Babylone : « Si le ciel est sombre le premier jour, l'année sera mauvaise. Si le ciel est clair quand paraît la nouvelle lune, l'année sera bonne. » Dans un autre, plus compliqué, relevé sur les tablettes de Ammizaduga, on lit : « Si Vénus disparaît à l'ouest le quinzième jour de Sabatu, restant trois jours hors du ciel, et si elle apparaît à l'est le dix-huitième jour de Sabatu, catastrophe des rois ; Adad apportera les pluies, Ea les eaux souterraines ; salutations d'un roi à un roi. »*

Les Babyloniens, dont le système mathématique, beaucoup plus complexe que celui des Egyptiens permettait les calculs astronomiques, poussèrent beaucoup plus loin leurs connaissances astronomiques et commencèrent de très bonne heure à amasser un ensemble de données qui devait, finalement, constituer le matériau de la science. Les tout premiers calculs étaient relatifs à la durée du jour et de la nuit au cours des diverses saisons, au lever et au coucher de la lune, et à l'apparition et à la disparition de Vénus. Dès l'époque de la Troisième Dynastie d'Ur (vers 2100 av. J.-C.), les textes des augures, qui mêlent les prévisions astrologiques aux observations astronomiques prouvent quelle méticuleuse attention était accordée aux phénomènes célestes (3). Ainsi la soixante-troisième tablette de la grande série astrologique « Enma, Anu, Enlil », composée entre 1400 et 900 av. J.-C., contient une liste des levers héliaques et des couchers de Vénus pendant vingt et un ans du règne de Ammizaduga ; les observations ont dû être faites à l'époque de ce règne, c'est-à-dire à la fin du dix-septième ou au début du seizième siècle av. J.-C. Mais il ne s'agit là que d'observation pure, soigneusement établie pendant une période considérable ; il n'est pas question de théorie scientifique...

Les documents en notre possession nous autorisent à déclarer que vers 1200 av. J.-C. les bases de la véritable recherche astronomique, telle que la définit le professeur Neugebauer, étaient bel et bien établies à Babylone. Par ailleurs, il semble vraisemblable, bien qu'on ne puisse catégoriquement l'affirmer, que la pensée scientifique se dessine à propos des données rassemblées grâce à une observation précise, et que certains résultats, assez sommaires et approximatifs, ont été acquis, qui vont être précisés, au cours du millénaire suivant, par la science astronomique qu'hériteront les Grecs.

Sir LEONARD WOOLLEY  
2<sup>e</sup> partie, chapitre VII, « Les Sciences »

## LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE DES MÉDECINS

... Dans le monde antique, la médecine était sans doute le plus internationalisé de tous les arts. Un médecin égyptien célèbre pouvait fort bien entreprendre un long voyage pour aller soigner un personnage important.

C'est ainsi que Parimachou l'Égyptien fut appelé en Asie Mineure au chevet du roi de Tarkhüntash. Ramsès II, d'après un texte plus récent, envoya le médecin de sa cour à Hattousa pour guérir Bentzesh, belle-sœur du roi hittite Hattousil ; le médecin n'ayant pas réussi à chasser le démon qui s'était emparé de la malade, on note avec intérêt que le pharaon fut contraint de lui expédier une effigie sacrée du dieu Khonsou, grâce à laquelle la guérison put être menée à bien.

Le même Hattousil, négociant un traité avec Kadashman-Enil II de Babylone, est fort embarrassé lorsqu'il lui faut expliquer comment un médecin de Baby-

lone en voyage au pays des Hittites a pu y être retenu de force. Des déplacements personnels de cette sorte n'étaient pas très rares, mais la meilleure preuve de l'universalité de la médecine est le fait que les ouvrages médicaux circulaient librement d'un pays à l'autre ; des copies hittites de tablettes babyloniennes traitant de médecine ont été déterrées à Bogazköy, et il est évident que la pharmacopée et les prescriptions conformes étaient dans une certaine mesure le bien commun de tous les médecins orientaux.

Cette internationalisation, jointe à la grande renommée des médecins de Mésopotamie, explique pourquoi tant de plantes sont désignées dans les langues européennes par leur nom mésopotamien, venu par le canal du grec (et plus tard de l'arabe), tandis que d'autre part, les tablettes signalent expressément que certains de ces noms sont d'origine étrangère et que les herbes elles-mêmes de-

vaient être importées en Mésopotamie, comme le ricin de l'Elam et le cardamome d'Anatolie.

Mais s'il est prouvé que dans tout le Proche et le Moyen-Orient l'art de guérir bénéficiait d'une certaine liberté en ce qui concerne l'échange des services et des connaissances, il ne faut pas oublier que, de l'avis général, les remèdes agissaient moins par leur vertu propre que par celle des rites magiques dont s'accompagnait leur administration.

Pour réussir, un médecin devait connaître les deux aspects de son art ; cette dualité limitait le caractère international de la médecine : car les dieux n'étaient pas partout les mêmes, et telle incarnation qui faisait merveille à Babylone pouvait fort bien tomber à Memphis dans l'oreille d'un sourd...

SIR LEONARD WOOLLEY  
2<sup>e</sup> partie, chapitre VII, « Les Sciences »

# DÉCOUVERTE DU VERRE

**A** leur activité principale, les potiers égyptiens ajoutèrent bientôt la fabrication de récipients en fritte émaillée. La technique de l'émaillage avait été inventée au début de l'ère des dynasties ; on l'appliqua d'abord à de petits objets taillés dans la stéatite ou moulés en fritte (la fritte est une pâte à base de silice), mais son usage ne tarda pas à s'étendre à la fabrication des vases ; elle fut bientôt connue dans les autres contrées, et dans le pays de Sumer on trouve d'assez nombreuses perles de fritte émaillée qui datent des premières dynasties. La couche d'émail était, on le comprend, du verre, et l'on connaît une douzaine d'objets entièrement en cette matière (pour la plupart des grains de faibles dimensions) qui semblent bien remonter à une époque relativement ancienne — en Egypte, à la onzième et à la douzième dynastie, en Mésopotamie aux environs de l'an 2100 av. J.-C. En fin de compte, c'est à la Mésopotamie qu'il faut sans doute attribuer la priorité en ce domaine, car on a trouvé à Eridou un assez gros morceau de verre brut, qui provient, pense-t-on, du stock de matière première de quelque fabricant. Mais un peu avant l'an 1600 (av. J.-C.) on s'aperçut que de minces baguettes de verre coloré, à demi-fondues, pouvaient être enroulées autour d'un noyau en forme de bouteille, et que, réchauffées, elles s'aggloméraient en une masse compacte que l'on pouvait alors polir ; on apprit ensuite à « peigner » la surface molle de façon à donner aux baguettes une forme onduée, ce qui permettait à l'artisan de varier le dessin à son gré ; on obtenait finalement un petit vase polychrome, lustré et relativement translucide, différent de tout ce que l'on connaissait à l'époque.

**C**ETTE découverte peut être attribuée à la Syrie, d'où proviennent les spécimens connus les plus anciens, mais dès le début de la XVIII<sup>e</sup> Dynastie les Egyptiens s'en étaient emparés et fabriquaient des vases d'une qualité supérieure à tout ce que les Syriens avaient jamais produit. Ils appliquaient la même technique à la confection de « perles » de verroterie, grosses boules incrustées d'« yeux », ou rosettes polychromes. Gais et attrayants, faciles à transporter et relativement peu fragiles, ces ornements convenaient parfaitement aux échanges avec les pays barbares ou moins civilisés ; on en exporta aux quatre coins du monde, vers l'ouest, en Italie et dans toute l'Europe, jusqu'en Grande-Bretagne, vers l'est, en Chine et en Indonésie — l'analyse spectrographique a prouvé que les « perles incrustées » trouvées à Lo-yang, capitale du pays des Chou, ont une composition identique à celles de Qau, en Egypte.

Les Chinois imitèrent ces « perles » importées d'une façon si parfaite que les perles polychromes fabriquées en Chine du sud ne se distinguent des perles d'importation que parce qu'elles contiennent une quantité appréciable de baryum, dont les verres d'Egypte et de Syrie ne renferment pas la moindre trace, ainsi que du plomb, métal qui n'apparaît dans les verres occidentaux que peu de temps avant l'ère chrétienne. Les faits semblent prouver que le verre à base de plomb a été inventé par les Chinois ; cette invention a eu des conséquences d'une portée considérable, mais elle représente l'aboutissement d'expériences suggérées par les perles de verre à base de silice, de soude et de chaux importées du Proche-Orient.

**SIR LEONARD WOOLLEY**  
2<sup>e</sup> partie, chapitre IV  
« Techniques, Arts et Métiers »



## SUMÉRIENS EN PRIÈRE



Photo Oriental Institute, Université de Chicago

Attitudes hiératiques, visages expressifs même quand ils témoignent d'un certain sens du grotesque de la part du portraitiste, telles sont les statues de Sumer. Il y avait à Sumer deux sortes de statues : celles des dieux, destinées aux sanctuaires, et celles de leurs adorateurs, comme ce groupe découvert à Tell Asmar. En effet, les

Sumériens pieux tenaient à avoir leur effigie dans les temples, les mains jointes dans l'attitude de la prière. Le pays de Sumer s'étendait dans la partie méridionale de la région fertile comprise entre le Tigre et l'Euphrate. La domination politique de Sumer prit fin environ 2.000 ans av. J.C., lors de la conquête du pays par les envahisseurs.



Photo Boissonnas-Genève

La Première Convention de Genève « Pour l'amélioration du sort des militaires blessés dans les armées en campagne » (à gauche) fut signée par les représentants de 12 pays le 22 août 1864. Avec elle la Croix-Rouge acquérait des bases solides dans la législation internationale. Aujourd'hui 91 États sont parties de la Convention de Genève, élargie.

# LA CROIX-ROUGE

## LE CENTENAIRE D'UN EMBLÈME UNIVERSEL

*par Hubert d'Havrincourt*

Photo OMS



« Depuis trois jours, je soigne les blessés de Solférino, et j'ai donné des soins à plus d'un millier de malheureux. Nous avons eu 40 000 blessés, tant alliés qu'Autrichiens, à cette terrible affaire. Les médecins sont insuffisants et j'ai dû les remplacer, tant bien que mal, avec quelques femmes du pays et les prisonniers bien portants... »



Photo Boissonnas - Genève

Henry Dunant (1828-1910)

**L**e jeune homme qui écrit ces lignes, fébrilement, les larmes aux yeux, sur un coin de table souillé de sang, vient à peine d'avoir 31 ans.

Il s'appelle Jean-Henry Dunant. Il est l'aîné d'une riche famille genevoise. Entreprenant, voyageur, il veut faire des affaires, de bonnes affaires. Il n'est pas venu sur ce champ de bataille pour y déballer des caisses de charpie, mais tout simplement pour présenter à l'empereur Napoléon III un mémoire concernant un projet de construction de moulins à Mons Djémilla, en Algérie. L'empereur caracole au loin, au milieu de son état-major charmé ; il a bien d'autres soucis en tête.

Les cris des blessés atteints de gangrène, les gémissements des mourants bouleversent les plans de l'élégant voyageur. Il oublie ce qui l'amène. Arrivé au soir de la bataille, le 24 juin 1859, il ne cesse, depuis, de courir en tous sens au milieu du charnier.

Dans une église de Castiglione, la Chiesa Maggiore, une seule ambulance fonctionne. Dunant organise les secours volontaires, fait apporter, par les femmes de la petite ville, du linge, de l'eau, de la charpie, lave les plaies, donne à boire, distribue des citrons, du tabac ; fait « libérer » des médecins autrichiens prisonniers de guerre pour qu'ils soignent les blessés. Aidé de paysannes italiennes, il soigne et reconforte de ses mains plus d'un millier de blessés. S'il a le temps d'écrire à Genève, en pleine nuit, c'est qu'il est incapable de trouver le sommeil ; c'est

qu'il sent confusément le besoin de faire connaître aux gens influents de sa cité tranquille l'horreur d'un champ de bataille qu'il quittera brisé de fatigue et d'émotion.

Hanté par le souvenir terrifiant de la Chiesa Maggiore, il ne retrouvera quelque sérénité qu'en écrivant les premières lignes d'un petit livre de 128 pages qu'il ne destine tout d'abord qu'« à sa famille et à ses nombreux amis ». Tirage limité : 1 600 exemplaires hors commerce. Titre : « Un souvenir de Solférino ». Sujet : la bataille et ses horreurs, la souffrance des blessés abandonnés, leurs cris, leurs pleurs, leur agonie dont il garde vivace le lancinant souvenir. En conclusion, l'auteur propose la formation en tous pays de « sociétés de secours » dont le but serait de faire donner des soins aux blessés en temps de guerre.

Le livre sort de presse en 1862. Dunant l'envoie au Tout-Genève, aux gouvernements, aux hommes de lettres, aux princes. L'Europe est bouleversée. Les Goncourt affirment que c'est « plus beau, mille fois plus beau qu'Homère » ; on sort de ce livre avec le maudissement de la guerre ». Dickens en publie des extraits dans sa revue

« All the Year Round ». Le roi de Saxe invite Dunant pour lui dire : « Une nation qui ne se joindrait pas à cette œuvre d'humanité se mettrait au ban de l'opinion publique en Europe. » Isabelle II, reine d'Espagne, orga-

SUITE PAGE 22



LES PRISONNIERS DE GUERRE, au cours de deux conflits mondiaux, furent assistés par la Croix-Rouge, pour laquelle il n'y a pas de « nations » — « ennemies » ou « amies » — mais seulement des hommes. Entre 1914 et 1918, l'Agence Centrale des prisonniers de guerre a classé 5 millions de dossiers dans son fichier, et distribué plus de 2 millions de colis. Rouverte en 1939, elle a reçu plus de 53 millions de lettres et de télégrammes pendant les cinq années suivantes, et en a expédié plus encore.

# L'idéalisme réaliste de Henry Dunant

nise un « Comité permanent pour les blessés aux armées ». Les rois de Prusse et de Suède, le tsar, l'empereur des Français accordent leur soutien. Dunant fait une tournée triomphale des cours européennes.

Tant et si bien qu'un beau jour, avec quatre de ses amis suisses : un général, Guillaume-Henri Dufour, un avocat, Gustave Moynier, et deux médecins, Maunoir et Appia, Dunant décide que le moment est venu de tenter une action internationale en suscitant, avec l'appui du gouvernement de chaque pays intéressé, la création de sociétés nationales de secours aux blessés militaires.

Les cinq amis tiennent à Genève leur première réunion, le 17 février 1863, sous la présidence du général Dufour, vétéran des campagnes napoléoniennes, dont la personnalité est la caution internationale du mouvement. On décide de s'ériger en « Comité International et Permanent de Secours aux Blessés Militaires ». Huit mois plus tard, le « Comité » réussit à provoquer la réunion d'une « Conférence Internationale » afin de « pourvoir à l'insuffisance du service sanitaire dans les armées en campagne ». Des délégués officiels de seize pays, médecins et hauts fonctionnaires, se réunissent à Genève pour approuver les suggestions du « Comité ».

On parle de la neutralité des blessés et du personnel sanitaire, qui doivent être désormais protégés par un signe distinctif : une croix rouge sur fond blanc qui reproduit le drapeau même de la Suisse, avec des couleurs inversées — signe qui sera reconnu avec le temps par

tous les gouvernements, exception faite pour le choix du croissant rouge et du lion et soleil rouge d'Iran.

Cependant, la guerre prusso-danoise de 1864 montre qu'il faut faire beaucoup plus, car les délégués du Comité auprès des belligérants sont réduits au rôle d'observateurs. Ils doivent se contenter d'une mission d'information, qui leur permet toutefois une utile propagande. La réunion d'une conférence internationale de plénipotentiaires — prêts à souscrire des engagements précis au nom de leurs gouvernements — est envisagée. La Confédération Helvétique invite vingt-cinq Etats à participer à une conférence diplomatique à Genève, à partir du 8 août 1864. Il faut vaincre la défiance, apaiser les susceptibilités, les oppositions. La Bavière et le Vatican n'envoient pas de représentants. Les Russes se montrent tout d'abord hésitants. L'Autriche est persuadée que son service sanitaire est parfait. Plus d'une fois, les négociations butent. Finalement, après sept séances laborieuses, la première Convention de Genève — charte fondamentale de la Croix-Rouge, dite « Convention pour l'Amélioration du sort des militaires blessés dans les Armées en campagne » — est signée par douze pays, le 22 août 1864. Elle restera ouverte d'ailleurs à l'adhésion des puissances non signataires.

L'événement passe pourtant presque inaperçu dans le monde. Quant à Dunant, qui avait couru d'un bout à l'autre de l'Europe pendant cinq années, il a quelque peu négligé ses propres affaires. Ses entreprises algériennes périclitent. Il fait banqueroute. Ruiné, face au scandale,



Photo OMS

Quand la guerre éclata en Europe en 1939 (à gauche) des millions de personnes durent fuir, des familles étaient dispersées, d'innombrables hommes, femmes et enfants furent déportés et internés. La Croix-Rouge constituait le dernier recours pour retrouver des parents (ci-contre) ou obtenir des nouvelles des disparus. D'innombrables demandes de recherches parvenaient au quartier général de la Croix-Rouge à Genève, tant pour des combattants que pour des civils. L'espoir résidait dans les énormes fichiers de la Croix-Rouge (ci-dessous) auxquels travaillaient plus de 3 000 personnes.



Photos Croix-Rouge





Photo Croix-Rouge - Anphoto, Amsterdam

Aujourd'hui, quand une calamité naturelle frappe une région du monde où les ressources locales sont insuffisantes pour aider les sinistrés, la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge organise les secours. En 1953, les digues se rompirent aux Pays-Bas (ci-dessus) : 80 000 sinistrés. 129 millions de francs suisses sont distribués aux victimes cette année-là, des inondations en Yougoslavie, au Japon et aux Indes, des tremblements de terre en Grèce et en Turquie s'étant ajoutés à la catastrophe hollandaise.

il choisit l'exil. Financier malchanceux, il avouera, plus tard : « qu'homme de lettres, il n'entendait rien aux affaires. »

C'est alors que succédant au général Dufour, Gustave Moynier devient président du Comité International. Dunant rompt tout contact avec Genève. Bientôt, c'est la guerre austro-prussienne de 1866. De graves difficultés surgissent. On reproche au service volontaire d'être mal organisé, aux délégués d'être mal informés de la situation et des besoins. L'aide arrive beaucoup trop tard, et souvent, en abondance, là où ce n'est pas nécessaire. Les premiers trains sanitaires manquent d'infirmiers. Les blessés ne sont pas toujours soignés en temps voulu.

Entre-temps, Dunant s'est installé à Paris. Lorsque éclate la guerre franco-allemande, il s'efforce, tant bien que mal, de rappeler aux ministres français l'existence de la Convention de Genève signée par la France. Il tente de faire proclamer « villes de blessés » certaines agglomérations importantes de la région parisienne.

**T**out de même, c'est la réussite de son idée. Pour la première fois dans l'histoire, vingt-cinq sociétés nationales offrent leurs secours aux belligérants. De part et d'autre du front, ambulances et lazarets, protégés par le signe de la croix rouge, arrachent à la mort des milliers de blessés. En dépit des difficultés, la « Société Française de Secours aux blessés » lance trente-quatre ambulances sur le front. C'est encore peu... à Wörth, à Gravelotte, à Sedan, il y a des granges pleines du rôle des mourants, tout comme à Solférino... Côté allemand, où les fonds réunis s'élèvent à 70 millions de marks, il n'y a cependant que deux médecins et une dizaine d'infirmiers pour mille blessés...

Le Comité International expédie 7 000 colis, organise un service de correspondance entre les blessés soignés par l'adversaire et leurs familles. On réexpédie ainsi jusqu'à 1 000 lettres par jour. Les gouvernements versent d'importantes contributions aux sociétés nationales, les dons affluent. Une liste de blessés français en Allemagne et de prisonniers allemands en France est publiée à l'usage des familles. De nombreux convois de blessés sont rapatriés à travers la Suisse.

Dunant sauvera encore quelques condamnés à mort lors de la Commune de Paris, l'année suivante, avant de sombrer dans une misère qui le conduit, à travers l'Europe, tantôt jusqu'aux bancs des salles d'attente de gares, tantôt jusqu'au refuge momentané que lui offrent parfois de rares amis, à Londres, à Paris, ou à Stuttgart...

Il tente de fonder une « Alliance Universelle de l'Ordre et de la Civilisation », donne à Londres des conférences sur la condition des prisonniers de guerre, expose un projet de « Haute Cour Internationale d'Arbitrage », s'intéresse à la cause anti-esclavagiste, et s'en vient échouer, un beau jour, discrètement, en Suisse, à l'hospice de Heiden, dans le canton d'Appenzell. Il vit là en misanthrope, des trois francs par jour que lui verse un ami. Il n'a pas encore 70 ans. Il en paraît 80. Il se reprend à lancer des appels pacifistes, des programmes humanitaires. S'acharne à rédiger des mémoires qui ne sont que la longue plainte d'un homme torturé. Il reste là, oublié de sa patrie et du monde, jusqu'au jour où un journaliste, qui le croyait mort depuis longtemps, le découvre dans son fauteuil, avec sa longue barbe blanche, son regard doux et triste, sa parole toujours éloquente.

Alors vient la gloire qui s'est bien fait attendre : 1897, Prix du Congrès International de Médecine ; 1901, premier Prix Nobel de la Paix avec Frédéric Passy. Celui que les combattants de Solférino surnommaient « l'Homme en Blanc » s'éteint paisiblement le 30 octobre 1910. Presque à la sauvette. Il ne veut pas de cortège. Seul, le charpentier du village conduit son cercueil jusqu'au cimetière, sur une simple charette à bras.

Tandis que Jean-Henry Dunant meurt dans une gloire bien tardive, la Croix-Rouge et son Comité International (autorité collégiale indépendante, dont tous les membres sont citoyens suisses, au maximum 25, et réélus tous les 3 ans) rayonne déjà sur le monde entier. Grâce aux contributions versées par les Etats, aux dons privés, aux collectes, elle agit partout : pendant la guerre du Transvaal, pendant la guerre russo-japonaise... A la veille de la Première Guerre Mondiale, elle est prête à appliquer sans défaillance ses principes essentiels : humanité, impartialité, neutralité, indépendance.

De 1914 à 1918, l'agence centrale des prisonniers de

# Solidaire dans tous les désastres

guerre où les belligérants adressent les renseignements concernant les prisonniers, classe 5 000 000 de fiches, envoie jusqu'à 18 000 réponses par jour. 450 000 malades et blessés sont échangés. 2 000 000 de colis sont distribués, tandis que de 1919 à 1922, 500 000 prisonniers de guerre sont rapatriés. Chaque société nationale agit selon ses possibilités. C'est ainsi qu'en 1918 les dépenses de la Croix-Rouge britannique se sont élevées à 20 000 livres sterling (280 000 francs français)...



Puis c'est la guerre civile en Espagne. Il faut déployer des trésors de diplomatie pour obtenir le droit d'agir dans un conflit d'Éthiopie, c'est la guerre du Chaco, c'est la guerre d'Éthiopie, c'est la guerre de Chine... C'est 1939-1945. Pendant cinq ans, le comité international intervient dans les camps de prisonniers, en faveur des internés civils, des déportés. Ses délégués, dont certains trouveront la mort en accomplissant leur mission, réussissent même à pénétrer dans des camps de concentration. 4 000 personnes travaillent à l'agence centrale des prisonniers de guerre qui reçoit 53 000 000 de lettres, classe 40 000 documents chaque jour. 10 000 000 de messages civils sont transmis de pays belligérants à pays belligérants par les soins du comité international de la Croix-Rouge qui achemine pour les seuls militaires détenus en Allemagne 36 000 000 de colis représentant 3 milliards de francs suisses. 40 navires frappés de la croix rouge sillonnent les mers, chargés de vivres, de blessés, de malades.

Au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, on procède à une codification du « Droit de Genève ». Les quatre conventions du 12 août 1949 en sont aujourd'hui la base juridique :

- ◆ Amélioration du sort des blessés et des malades dans les forces armées en campagne.
- ◆ Amélioration du sort des blessés, des malades et des naufragés des forces armées sur mer.
- ◆ Traitement des prisonniers de guerre.
- ◆ Protection des personnes civiles en temps de guerre.

Partout où le sang coule, au fil des conflits, la Croix-Rouge étend son champ d'action : la Grèce, la Palestine, Suez, Chypre, l'Indochine, le Liban, Cuba, la Rhodésie, l'Algérie, le Congo, le Laos, le Népal, le Yémen. Partout, elle proteste avec efficacité contre la souffrance.



Pour maintenir en temps de paix l'élan acquis pendant la guerre par les sociétés nationales, Henry P. Davison, qui préside la Croix-Rouge américaine à la fin de la Première Guerre Mondiale, proposa, dès 1919, l'union de toutes les sociétés nationales. Cette année-là, le 5 mai, est née la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge, du Croissant-Rouge et du Lion et Soleil Rouge.

Cette fédération, depuis lors, ne cesse de se manifester sur tous les points du globe où il y a de la souffrance, chaque fois que l'ampleur des secours dépasse les possibilités des pays sinistrés.

Ainsi se concrétise l'idée d'Henry Dunant qui réclamait en 1875 l'organisation de secours internationaux lors d'inondations dans le Midi de la France. La Ligue groupe aujourd'hui 88 sociétés totalisant 155 000 000 de membres. Elle se donne pour tâche d'encourager dans chaque pays l'établissement d'une société de Croix-Rouge nationale,

de contribuer au bien-être de l'humanité, de coordonner les efforts en cas de calamité nationale.

Puissamment organisée, elle dispose d'un cerveau coordinateur installé à Genève — le Comité Consultatif de Secours en cas de désastre — d'entrepôts internationaux, et d'un réseau de télécommunications qui assure une liaison constante avec les techniciens de chaque société nationale. Un manuel des Actions Internationales de Secours, véritable guide des secours en cas de désastre, codifie la tâche des spécialistes lors des actions de grande envergure : épidémies, inondations, tremblements de terre et autres cataclysmes naturels, aide aux réfugiés et, d'une manière générale, toutes sortes de secours internationaux.

En dix ans, de 1947 à 1957, la valeur globale des secours coordonnés par cette Ligue a été de 400 000 000 de francs suisses. Ces actions internationales sont une nouvelle preuve de la solidarité du monde de la Croix-Rouge.

Il ne se passe pas d'année qu'on ne fasse appel aux sociétés sœurs. C'est ainsi qu'en 1953, lorsque les digues hollandaises cédèrent devant la mer, que des milliers de gens furent ruinés, eurent leurs maisons emportées, furent privés de la terre qu'ils cultivaient, que le sol, salé, était devenu inutilisable après le départ des eaux, un vaste mouvement de générosité fut déclenché. La Croix-Rouge Néerlandaise reçut des secours de 39 sociétés nationales, pour une valeur de 14 639 000 francs suisses. 1960 est aussi une année terrible : inondations en Grèce, un séisme au Pérou, une famine au Brésil, un tremblement de terre à Agadir, au Maroc, qui laisse 18 000 sans-abri. Les sociétés envoient du personnel et des dons dépassant 10 000 000 de francs suisses.



Au cours des dix dernières années, la Ligue a répondu à 97 appels internationaux en faveur de 47 pays appartenant à tous les continents, pour aider les victimes des désastres les plus divers. L'idée n'est pas de faire ce que d'autres font déjà, mais d'intervenir en cas de nécessité.

Les activités si diverses des sociétés de la Croix-Rouge, qui vont des écoles d'infirmières aux secouristes atomiques, font de celles-ci de véritables services publics indispensables aux collectivités tant nationales que supranationales.

Née sur un champ de bataille, la Croix-Rouge reste cependant une force de paix qui doit en toute circonstance être capable de soulager la souffrance humaine de l'homme, tout en sauvegardant les valeurs humaines. Ce n'est pas une institution, c'est un mouvement qui doit constamment s'adapter, tout en sachant rester disponible.

Aujourd'hui, la Croix-Rouge internationale doit plus que jamais tenir compte des nécessités du moment, et même, envisager les dangers atomiques. Récemment, le directeur de la Croix-Rouge japonaise a posé le problème. Il ne s'est pas borné à prendre parti pour une préparation des Croix-Rouges à la guerre nucléaire ; il a préconisé certaines mesures concrètes, comme la formation de médecins spécialistes de la radio-activité. Il a insisté, notamment, sur la nécessité impérieuse d'une coordination de toutes les Croix-Rouges dans le domaine de la connaissance des dangers radio-actifs, et des méthodes de traitement. La Croix-Rouge n'a jamais failli à son rôle, à ce rôle que prévoyait Ernest Renan en écrivant à Dunant pour le féliciter :

« Vous avez créé la plus grande œuvre du siècle. L'Europe n'en aura peut-être que trop besoin... »





## ARRACHÉS A LA PARALYSIE

Au Maroc, en 1959, 10 000 personnes devinrent paralysées après avoir consommé une huile frelatée. 50 % d'entre elles étaient âgées de moins de dix-huit ans. Le ministère de la Santé, au Maroc, la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge et l'Organisation mondiale de la Santé ont lancé une campagne pour leur réadaptation. Médecins, physiothérapeutes, infir-

mières et autres membres du personnel médical furent envoyés par la Croix-Rouge et les Sociétés du Croissant-Rouge pour organiser et surveiller le traitement des malades (nos photos). La phase internationale de cette campagne terminée, et des milliers de personnes guéries, le personnel médical marocain poursuivra la tâche nécessaire à la réadaptation des malades.

Photos © Erik Dreyer



# PSYCHOLOGIE DE LA SOLITUDE ANTARCTIQUE

Photo officielle australienne par George Lowe



par Phillip Law

Lorsque s'est éloigné le navire qui les a déposés sur la côte antarctique (à gauche, le brise-glace danois « Kista Dan »), les membres des expéditions scientifiques ne sont plus liés au monde que par la radio. Pour de longs mois, ils devront non seulement lutter contre les éléments, mais aussi déjouer les pièges que posent, sur le plan des relations humaines, une existence en vase clos. A droite, joyeuse rencontre, en Terre Adélie, de deux chefs d'expéditions : l'Australien Phillip Law, auteur de notre article, joue pour son hôte l'explorateur français Paul-Émile Victor.



Photo Gaston Rouillon - Expéditions Polaires Françaises

**V**IVRE dans une station antarctique, c'est vivre en vase clos, dans un milieu où l'on peut étudier de près l'homme et son comportement. Les observations effectuées sur de petits groupes humains dans ces régions lointaines fournissent des indications précieuses aux sociologues préoccupés par les réactions de l'individu dans les sociétés urbaines plus complexes. A ce titre, ce ne sont pas les moins importantes des recherches entreprises sur les continents polaires. (Nous rappelons que le numéro de janvier 1962 était entièrement consacré à l'Antarctique, *Terre internationale de la Science*.)

Pendant de longs mois, les hommes qui hivernent dans une station antarctique n'ont plus aucun contact avec le monde civilisé, si ce n'est par radio. Leur sentiment de complet isolement est accentué par nombre de privations : manque de compagnie féminine, de confort et — à plus forte raison — de luxe, manque de variété des aliments et des boissons, absence de distractions, étroitesse du cercle des relations humaines.

Les tensions qui se manifestent sont surtout d'ordre psychologique, qu'elles surgissent entre les individus, entre les groupes ou entre le chef et son équipe. Ces difficultés psychologiques sont aggravées par les bouleversements physiologiques que provoquent les changements du rythme diurne pendant des périodes de jour continu ou de nuit continue, et l'influence dépressive du vent violent, du ciel brumeux et du froid intense.

Dans une grande ville, un homme présentant des bizarreries de caractère — préjugés étranges ou faiblesses gênantes — peut souvent maintenir son équilibre simplement en évitant les situations traumatisantes. Il lui est beaucoup plus difficile d'échapper ce genre de problèmes dans une station retirée du monde, où il lui est pratiquement impossible de camoufler ses faiblesses. Au demeurant, l'homme n'éprouve même plus le désir de les cacher.

Dans ce milieu, certains des problèmes les plus graves sont liés aux différences d'ordre social et intellectuel profondément enracinées chez les individus. Ils surgissent surtout, semble-t-il, parmi ceux dont le niveau d'intelligence et de culture est le plus bas.

L'homme qui éprouve un sentiment profond d'infériorité se montre agressif et de rapports difficiles ; aussi devient-il impopulaire, son moral se détériore progressivement, tandis que s'installe souvent en lui un véritable complexe de persécution. A l'inverse, des complexes de supériorité apparaissent fréquemment : les jeunes savants frais émoulus de l'Université, font facilement montre d'une certaine arrogance intellectuelle ; mais, avec le temps, l'influence de la station tend à corriger plutôt qu'à accentuer ce défaut.

Dans ces stations antarctiques, l'homme comprend généralement d'instinct qu'il lui faut réfréner ses émotions ; il est rare, par exemple, que des querelles graves se terminent en rixes, comme ce serait le cas dans les pays d'origine. Les membres d'une équipe semblent être naturellement conscients du caractère irrévocable qu'auraient ces échanges de coups dans un milieu fermé où ils sont inexorablement amenés à se rencontrer chaque jour.

Mullin et Connery ont noté en 1959, à propos des stations antarctiques américaines, que le mal de tête semblait être le trouble psychosomatique le plus fréquent, et qu'il sévissait plutôt parmi les savants et les officiers que chez les matelots. A leur avis, il fallait en voir l'origine dans le sentiment aigu de la nécessité de réprimer son agressivité, la différence de fréquence s'expliquant par le fait que le premier de ces groupes poussait plus loin cet effort.

Dans les stations australiennes, les troubles psychosomatiques étaient surtout d'ordre digestif, sous forme de

## Le «cafard» des nuits polaires

dyspepsie et de diverses douleurs abdominales. Les maux de tête y sont moins fréquents et ne se rencontrent pas particulièrement chez les intellectuels, sauf parmi des individus surmenés et trop consciencieux, astreints jour après jour aux durs travaux d'observation et à l'entretien d'instruments scientifiques dans des conditions difficiles. La répression des penchants agressifs semble n'avoir joué qu'un rôle secondaire.

Parmi les autres troubles, il faut citer l'insomnie et ses conséquences, ainsi que les douleurs rhumatismales. Les unes et les autres se sont manifestées sur les bases françaises et argentines. Les observateurs argentins ont aussi noté que le changement d'eau et d'aliments provoquait des troubles gastro-intestinaux bénins chez plus de 40 % des hommes récemment arrivés dans l'Antarctique. Il est possible que ces perturbations soient en partie d'origine psychosomatique.

**D'**ANNÉE en année, les graphiques établis dans les stations pour enregistrer l'évolution du moral révèlent une constance assez remarquable. Le niveau est bas au début, lorsque les hommes de relève viennent d'arriver, manquant d'assurance dans ce milieu inconnu, mal à l'aise devant l'expérience de leurs prédécesseurs, dont ils attendent le départ avec impatience pour pouvoir être seuls devant leurs possessions et leurs responsabilités nouvelles. Le moral atteint son apogée au moment où le navire qui emporte l'ancienne équipe lève l'ancre et, pendant plusieurs mois, l'activité générale et l'enthousiasme se maintiennent à un niveau très élevé.

Puis, vient la longue nuit d'hiver, les sorties se font plus rares, le soleil disparaît peu à peu, et le moral se dégrade plus ou moins selon les équipes. L'enthousiasme revient avec le retour du soleil et, de nouveau, les hommes s'affairent à préparer leurs expéditions de printemps et d'été. Les deux derniers mois du séjour marquent une pointe, avec la perspective de la prochaine relève, car le désir d'achever leurs travaux incite les hommes à redoubler d'efforts.

Pendant le retour, leur comportement offre un contraste marqué avec celui du voyage d'aller : ils manifestent de la léthargie, un manque d'exubérance, et même une attitude désabusée ; ils tendent à s'isoler, semblent vidés de tout sentiment intense et de tout intérêt, si ce n'est le désir d'arriver rapidement au port.

Le fléchissement du moral, au milieu de l'hiver, s'accompagne généralement d'insomnie chez la plupart des hommes. Cela ne tire guère de conséquence si l'équipe est nombreuse ; le phénomène étant assez généralisé, il est accepté comme normal.

Dans un groupe restreint, au contraire, la situation risque d'être plus grave. Nous le savons tous ; rien n'est pire, pour l'insomnie, que d'y penser, et il est difficile de rassurer un homme qui est seul à en souffrir parmi quatre ou cinq compagnons dont le sommeil reste profond.

**L'**INSOMNIE tend à se manifester plutôt au cœur de l'hiver, où la nuit dure 24 heures, que pendant les journées ininterrompues de l'été. Sans doute la différence est-elle imputable au regain d'activité extérieure que la période estivale amène avec elle.

Le problème sexuel est l'un des plus difficiles qui se pose à l'observateur dans les stations antarctiques. Nous sommes peu renseignés sur les bouleversements et les anomalies que provoque le manque de compagnie féminine. Nous savons en tout cas qu'aucune autre privation ne compte autant pour les hommes isolés sur les bases. D'ailleurs, le problème dépasse largement celui des simples relations sexuelles. Je serais tenté de dire, pour un certain nombre de raisons, que dans ce domaine les privations — au sens étroit du terme — n'ont pas l'importance qu'on serait tenté de leur accorder ; c'est l'absence générale de société féminine qui se fait surtout sentir.

D'après ce que nous avons pu observer, les hommes sem-

blent accepter avec philosophie ce manque d'activité sexuelle. Leur attitude peut se résumer en une phrase : « On n'y peut rien et, moins on y pense, mieux cela vaut. » Certains facteurs tendent du reste à faciliter les choses : tout d'abord, les hommes de la station sont à l'abri des sollicitations qui abondent en milieu civilisé (jolies filles, publicité, illustrations et films suggestifs, etc.) ; d'autre part, il s'opère indubitablement une sublimation de l'énergie sexuelle dans l'effort physique quotidien.

L'alimentation revêt la plus grande importance dans l'Antarctique, non seulement parce que la rigueur du climat et la dureté du travail stimulent l'appétit, mais aussi parce que la nourriture offre une compensation psychologique aux privations.

Les troubles mentaux graves restent rares en raison du soin apporté à la sélection des équipes, mais les névroses plus ou moins marquées y sont assez fréquentes. Elles se produisent souvent chez des hommes qui, dans ces conditions difficiles, prennent conscience de leur inaptitude dans certains domaines et éprouvent un profond sentiment d'insuffisance face à des problèmes que seul un comportement névrotique leur permet d'éviter. Ils adoptent alors, pour cacher leur insuffisance, une attitude d'agressivité ou de fanfaronnade.

Le mal du pays, l'appréhension devant l'environnement, les problèmes familiaux, les antipathies violentes, tous ces facteurs peuvent provoquer des symptômes névrotiques.

L'état anxieux du chef autoritaire qui ne peut obtenir l'adhésion de son équipe fournit un autre exemple de comportement névrotique. C'est un processus complexe, auquel contribuent de nombreuses influences : blessures d'amour-propre, sentiment d'échec, tendance à pousser son effort à la limite de la résistance physique, réaction à l'antagonisme d'autres membres du groupe.

**S**ELON des observations faites par Rohrer sur les bases antarctiques installées par les États-Unis à l'occasion de l'Année géophysique internationale, six hommes évacués de ces bases par les autorités américaines à la suite d'examen psychiatriques avaient tous manifesté des symptômes de troubles mentaux dans un délai d'une à quatre semaines après leur arrivée au camp. Les stations australiennes ont fourni des exemples analogues, les cas les plus graves survenant entre deux et huit semaines après le départ du navire qui assurait la relève. De toute évidence, l'action traumatisante du milieu est immédiate et brutale. Les crises les plus aiguës observées dans l'Antarctique surviennent généralement chez les jeunes de moins de vingt-cinq ans.

La différence des niveaux de culture constitue généralement l'obstacle le plus sérieux à la constitution d'un groupe heureux travaillant en harmonie. Quels peuvent être les sujets d'intérêt commun ? Comment le chef peut-il empêcher la formation de petites coteries aux repas, les hommes plus instruits se groupant au bout de la table pour y débattre de questions hautement philosophiques, tandis que les autres, lassés de ces conversations d'intellectuels, essaient de les interrompre par des plaisanteries ? C'est là que le cinéma démontre sa valeur sociale, non pas tant parce qu'il fournit aux hommes un moyen d'évasion, mais parce qu'il leur offre des sujets de conversations en même temps qu'une distraction commune, et l'occasion d'un plaisir partagé.

Un trait psychologique marqué, qui est commun aux stations antarctiques, est le besoin intense qu'éprouvent beaucoup d'hommes de voir leurs mérites reconnus et appréciés, réaction particulièrement nette chez ceux qui souffrent de forts complexes d'infériorité. Certes, ce désir est parfaitement normal, mais il se trouve accentué lorsque l'homme isolé là-bas fait le compte des difficultés, des privations et des dangers auxquels il s'expose pour accomplir sa tâche. Celle-ci achevée, il s'attend naturellement à quelque témoignage de satisfaction. Il se peut aussi que, dans son isolement antarctique, il manque aussi



Photo H. Evans - ANARE

Dans une nature désolée, battue par les blizzards, l'hiver antarctique est une rude épreuve pour les équipes polaires, même quand elles vivent dans un véritable « village » comme celui ci-dessus, à la base australienne de Mawson. A droite : un grand moment dans la vie d'une base polaire : la relève d'une équipe par une autre (ici, à la station française Dumont-d'Urville, en Terre Adélie). Retour au foyer pour les uns, début d'une grande aventure pour les autres; on échange les nouvelles et les expériences. Ci-dessous, un spectacle insolite sur la glace, le temps d'une escale : des acrobates de music-hall, en tournée polaire, distraient de leur solitude les scientifiques de la station soviétique en dérive « Pôle Nord 1 ». Dans l'Arctique comme dans l'Antarctique, tous les efforts sont faits pour soutenir le moral des hommes durant leur long isolement au sein d'une nature hostile.

Photo V. Egorov - Tass



## VILLAGE DU FROID

Photo (©) Jacques Masson - Expéditions Polaires Françaises





Photo Jacques Masson — Expéditions Polaires françaises

**RÉFRIGÉRATEUR NATUREL.** Le dépôt de vivres est taillé à même la glace. L'alimentation tient une grande place dans les préoccupations quotidiennes des hommes de l'Antarctique. Leur appétit est en proportion de leurs efforts physiques et des rigueurs du climat. En outre, dans leur existence de privations, la nourriture joue un rôle de compensation psychologique.

## Des hommes d'une trempe solide

de ces petites attentions flatteuses qui sont monnaie courante dans l'atmosphère familiale, où l'entourent la gentillesse et l'affection de sa mère, de sa femme, de ses enfants.

Un chef de groupe avisé peut faire beaucoup pour s'assurer la confiance et la bonne volonté de ses hommes en leur dispensant des éloges mérités, en veillant à ce que tous soient informés des résultats particulièrement remarquables obtenus par l'un ou l'autre d'entre eux et en ayant soin, dans les rapports publiés, de rendre hommage à leur travail.

De toute évidence, c'est une tâche très délicate que de sélectionner le personnel d'une base de l'Antarctique. L'expérience m'a appris à écarter surtout les personnalités égocentriques, qui risquent de rompre l'unité du groupe. Mais, si l'égoïsme est toujours dangereux, une certaine ambition et une certaine fierté sont indispensables à l'individu pour lui fournir le ressort nécessaire quand les circonstances deviennent critiques. Si l'on peut trouver un homme non dénué d'ambition, fier de ses capacités, ardent à se distinguer, mais en même temps d'esprit modeste et exigeant envers lui-même, on aura affaire à une combinaison vraiment très dynamique.

La première et la plus importante des qualifications à exiger des membres d'une expédition, c'est qu'ils aiment leur travail. Sur le continent antarctique, c'est l'efficacité qui sert surtout de critère aux hommes pour se juger les uns les autres. Ceux qui ménagent leurs efforts, qui lumbinent ou se montrent incompetents dans leur spécialité seront très mal vus de leurs compagnons. Au contraire, ceux qui travaillent efficacement éprouvent une double satisfaction : ils ont le sentiment d'avoir fait œuvre utile

et sont heureux de voir leurs camarades apprécier leur compétence.

La seconde qualification essentielle est l'absence d'égoïsme, qui implique notamment que l'on ait des égards pour ses compagnons de travail. Je classerai la tolérance immédiatement après : tolérance pour l'opinion des autres, pour leurs particularités, pour leurs petites faiblesses.

L'optimisme a aussi son importance, je crois. Je me garde des pessimistes et des sceptiques comme de la peste. Le sens de l'aventure, une vive curiosité sont souhaitables, mais nous avons vu d'excellents équipiers n'avoir ni l'une, ni l'autre.

Il faut surtout du caractère, du courage, un tempérament « accrocheur », car l'année est longue et les difficultés qui assaillent l'homme sont nombreuses.

Pourtant, douze mois d'Antarctique peuvent constituer une expérience enrichissante. Indépendamment des satisfactions certaines qu'apportent des connaissances nouvelles, des aventures vécues et la contemplation de paysages magnifiques, on y peut découvrir ce qu'est la vraie camaraderie d'hommes capables de mettre au service d'une cause commune leur bonne humeur, leur générosité, leur courage et leur dévouement.

---

PHILLIP GARTH LAW est, depuis 1949, directeur de la Division antarctique au Département des Affaires étrangères de l'Australie. Il a dirigé les Expéditions nationales australiennes de Recherches antarctiques qui ont établi, en 1954, la première station permanente australienne à Mawson. Son article est inspiré d'un exposé qu'il a publié dans *Medical Journal d'Australie* (20-2-1960).

# Nos lecteurs nous écrivent

## PLAIDOYER POUR L'ESPÉRANTO

On a souvent écrit des sottises sur la langue internationale, et sur le problème contemporain d'une langue mondiale. Mais on a rarement vu tissu d'absurdités analogue à la lettre de M. van Kuyk, que vous avez publiée dans votre numéro de mars 1963.

M. van Kuyk dit : « *L'espéranto est une langue artificielle — déjà une contradiction in terminis...* » On pourrait peut-être admettre l'emploi du mot « naturel » comme description imagée de la création spontanée d'une langue qui a atteint une certaine phase de son développement, bien que d'un point de vue rigoureusement scientifique, il soit absolument erroné d'appliquer ce terme à une langue. Une langue ne peut apparaître et évoluer comme quelque chose de « naturel » ; elle résulte du fait social.

Antoine Meillet, linguiste de réputation mondiale, écrivait : « Le langage est une institution qui relève du groupe social... » ; et le linguiste russe, A. S. Cikobava, établit nettement que « le langage est un phénomène social ». Aucun linguiste ou sociologue contemporain sérieux ne nierait cette vérité fondamentale. Et une société, dans le sens où un groupe de personnes emploie un langage donné pour satisfaire à des besoins de compréhension mutuelle, peut être — comme l'histoire le montre — une tribu, une nation, une communauté religieuse, une classe ou même une caste, ou n'importe quel groupement social, sans exclure une collectivité internationale, employant la Langue internationale, dans le but d'assurer des communications internationales.

Il n'existe pas de langues « naturelles » ou « non naturelles », mais seulement des langues comme instruments de communication sociale. C'est pourquoi le terme « naturel » ne peut s'appliquer à une langue, car il entraîne à traiter de manière non scientifique un phénomène social, comme s'il était un phénomène biologique, ce qui provoque des fautes capitales et amène à de fausses conclusions. De plus, la formule *a priori* « langue artificielle » — contradiction *in terminis* — est complètement dénuée de sens.

En outre, je ne puis comprendre comment quelqu'un, qui déclare que l'Espéranto, en tant que langue « artificielle » constitue une « contradiction in terminis », peut en même temps déclarer qu'il l'a parlée (chose selon lui impossible) — si cela a vraiment été le cas. Si le mot « logique » garde encore une signification, il semble parfaitement impossible d'apprendre une langue qui n'existe pas, puisqu'elle ne peut avoir de fonction en tant que langue.

M. Van Kuyk dit que la Langue internationale « ne peut être viable puisqu'il manque les supports cultu-

rels et spirituels qui donnent à une langue sa qualité de langue ». Ainsi, une langue est d'abord un phénomène « naturel » puisque l'espéranto « artificiel » est une « contradiction in terminis » ; puis, dans la ligne suivante, voilà une langue basée sur « des supports culturels », c'est-à-dire sur des données essentiellement sociales qui, selon M. van Kuyk, lui confèrent sa qualité de langue. Ce que l'auteur entend par « supports culturels et spirituels » n'est pas clair, puisqu'une langue en tant que telle — même celle qui serait dans la phase la plus rudimentaire de son développement — représente la plus grande valeur particulière, liée à ce qui forme toutes les autres valeurs culturelles de l'humanité.

Il semble que M. van Kuyk veuille dire plutôt qu'il s'agit des valeurs culturelles créées dans une langue, et sans doute surtout des valeurs littéraires. S'il en était ainsi, il y aurait bien peu de véritables langues dans le monde.

Selon l'œuvre maîtresse de Meillet et Cohen dans « *Les Langues du monde* », le nombre des langues se situe entre 2 500 et 3 500, non comprises les « formes locales ». Il n'y en a guère que 25 qui soient des langues importantes par leur qualité d'expansion, et du point de vue de l'expression écrite, alors qu'il n'y a que 40 ou 50 langues qui possèdent une littérature, importante ou non. Si le critère pour définir une langue est vraiment « le support culturel » pris dans cette acception, des milliers de langues qui existent dans le monde d'aujourd'hui, ou qui ont existé autrefois, ne sont tout simplement pas des langues.

L'espéranto, d'autre part, dans lequel une littérature passablement riche a déjà été créée, tant traduite qu'originale (la Bibliothèque de l'Association Britannique d'espéranto compte plus de 30 000 titres), l'espéranto dans lequel sont publiés divers illustrés et revues littéraires ou scientifiques et des périodiques spécialisés, qui est largement utilisé dans les émissions radiophoniques, les congrès et les conférences internationaux, dans les échanges scientifiques, et qui intervient de différentes manières dans les contacts internationaux, l'espéranto, donc, fait probablement partie des 25 et quelques langues importantes par leur qualité d'expansion, et pour le moins des 40 ou 50 autres langues « culturelles ». La conférence générale de l'Unesco dans sa résolution du 10 décembre 1954 souligne entre autres choses « le résultat atteint par l'espéranto dans le domaine des relations intellectuelles internationales et le rapprochement des peuples du monde » et reconnaît que « ces résultats coïncident avec les buts et l'idéal de l'Unesco ».

Ignorant tout des valeurs culturelles déjà créées et sans cesse en

train de se créer dans la Langue internationale, ignorant tout de l'esprit humaniste qui anime cette langue, M. van Kuyk a tenté de définir toute langue de telle manière que l'espéranto soit éliminé en tant que langue.

Mais, néanmoins, même dans ce cadre extrêmement étroit et parfaitement inacceptable, l'espéranto restait au rang de langue, alors que des milliers de langues « naturelles » s'en trouvaient exclues — justement celles qui juste auparavant faisaient figure de langues « naturelles », puisque si le mot « naturel » doit être employé quand on parle des langues, il pourrait éventuellement être clairement appliqué — avec toutes les réserves convenables — seulement aux langues et aux « formes locales des langues » qui ne sont jamais parvenues à la phase d'expression littéraire, comme l'a fait observer, il y a plus d'un siècle, le fameux linguiste Max Müller.

M. van Kuyk voudrait nous faire croire que son « *étude de l'espéranto* » lui a donné la conviction que « cette langue n'est point propre à un emploi commun et, par conséquent, elle ne peut guère contribuer à la construction de chemins praticables entre les nations ». Ce n'est pas la simple étude, mais plutôt l'utilisation pratique de la Langue internationale dans tous les secteurs des relations internationales qui a convaincu du contraire des centaines de milliers d'hommes et de femmes de toutes les nations.

Le grand écrivain russe Léon Tolstoï, qui « était capable après deux heures d'études seulement, sinon d'écrire, au moins de lire facilement cette langue » (vol. 67, page 101 de l'édition russe de ses Œuvres), écrivait, en 1889, que « cette langue satisfaisait pleinement les besoins » et qu'il « s'efforcera de la répandre » (vol. 64, page 34) du mieux qu'il le pourrait.

Enfin, M. van Kuyk nous avertit qu'il vaut mieux étudier l'anglais, le russe, le chinois, l'arabe, le français ou l'espagnol que l'espéranto. Les langues étrangères ont évidemment été enseignées depuis nombre d'années dans les écoles de tous les pays du monde. Des millions d'heures de travail leur sont consacrées chaque semaine, et le résultat indiscutable, c'est qu'après plusieurs années d'études, les élèves, dans l'immense majorité des cas, sont juste capables de dire dans la langue qu'ils ont « apprise » qu'ils ne savent pas la parler, ou à peine plus. Tout cet effort pour apprendre les langues étrangères a-t-il résolu le problème de la langue ? Evidemment non : avant la première guerre mondiale, le français était plus ou moins l'unique langue diplomatique ; il y avait deux langues officielles à la Société des Nations ; il y en a cinq aux Nations-Unies, et

SUITE PAGE 32

## Nos lecteurs nous écrivent

(Suite)

l'Unesco en a huit, dont quatre langues de travail.

Telle est la réalité qui coûte d'énormes efforts humains et nécessite d'immenses ressources matérielles. L'espéranto n'a pas pour but de supprimer les langues nationales, mais de dissiper le chaos, dans l'intérêt de la compréhension internationale à tous les degrés et en même temps dans l'intérêt des langues nationales, grandes et petites, qui représentent les plus précieux trésors culturels de toutes les nations.

En outre, la connaissance de l'espéranto n'empêche pas ceux qui ont le don, ou le goût d'étudier les langues, d'apprendre des langues étrangères. Au contraire, les expériences faites dans les écoles de divers pays ont montré que la connaissance de l'espéranto, dont la structure grammaticale et la facilité syntaxique ont des qualités logiques, aide non seulement à apprendre des langues étrangères, mais aussi à mieux comprendre sa propre langue littéraire. Je possède, quant à moi, sept langues — j'ai écrit des livres et études spécialisées dans cinq d'entre elles — et j'en comprends sept autres ; je puis dire, par expérience personnelle, que la connaissance de l'espéranto m'a beaucoup aidé à apprendre ces langues, et que même avec ces connaissances linguistiques passablement vastes, je me trouve sans cesse presque quotidiennement aux prises avec les difficultés que soulève le problème de la langue.

En lisant la lettre de M. van Kuyk, je me suis souvenu de ce qu'écrivait le professeur P. Bargellini, l'un des plus remarquables critiques d'art italiens d'aujourd'hui, dans sa brillante préface à l'édition en espéranto de la Divine Comédie de Dante, qui va paraître dans quelques semaines dans la série « Orient-Occident », de l'Association universelle d'Espéranto. Le professeur Bargellini faisant le point sur la situation de Dante à la fin du quinzième siècle, remarque que « les humanistes, eux aussi, avaient modifié leur attitude à l'égard du « poète populaire », et qu'un érudit comme Christoforo Landino, qui faisait au Studio de Florence des conférences sur la rhétorique... était en droit de faire un commentaire sur le poème de Dante, sans se disqualifier, ni comme érudit ni comme latiniste ». Près de deux siècles devaient passer avant que les érudits osent reconnaître ce chef-d'œuvre de la littérature mondiale sans crainte de compromettre leur dignité, leur prestige et leur réputation en s'occupant d'un poème écrit en langue « populaire ». La Langue internationale n'est pas la seule langue qui a dû affronter, et qui affronte encore, les barrières des préjugés et de la superstition.

**Professeur Ivo Lapenna**  
Secrétaire général  
de l'Association Universelle  
pour l'Espéranto



Dante Alighieri

# LA DIVINE COMÉDIE EN ESPÉRANTO



L'échelle de Jacob





Le neuvième ciel

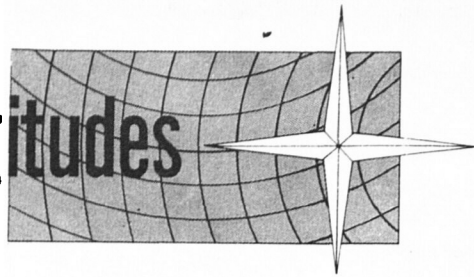


L'enfer



Michel-Ange et Botticelli ont illustré « La Divine Comédie » de Dante. Mais les dessins de l'un et de l'autre ont disparu : ceux de Michel-Ange dans un naufrage au XVII<sup>e</sup> siècle ; ceux de Botticelli, du moins la plupart, dans l'incendie d'un bunker à Berlin pendant la dernière guerre. Par bonheur, les dessins de Botticelli nous ont été conservés à travers des reproductions dont nous donnons quelques-unes ici. Les planches de ce grand peintre florentin du XV<sup>e</sup> siècle illustreront une traduction en espéranto par Giovanni Peterlongo de « La Divine Comédie » à paraître aux Éditions SIEI, Milan, dans une édition bilingue, en octobre prochain.

# Latitudes et Longitudes



**LACS SOUTERRAINS.** En Arménie, des hydrologues arméniens viennent de découvrir sous le lac Sevan, qui a plus de 1 400 km<sup>2</sup>, un second lac souterrain dont la superficie dépasse 700 km<sup>2</sup>. Sous la vallée de l'Ararat existe un lac de quarante milliards de mètres cubes d'eau, qui alimente plus de 1 000 puits artésiens. D'autres lacs souterrains viennent également d'être découverts en Arménie : leurs eaux seront utilisées pour l'irrigation.

**PNEU POUR LA GLACE.** On met actuellement à l'essai, en Grande-Bretagne, un nouveau pneu pour la glace. Il contient des milliers de fils d'acier spécial hachés et placés dans un mélange de gomme utilisé pour la bande de roulement. Son adhérence est parfaite.

**MAISON D'OS.** Des archéologues soviétiques ont découvert dans la région de Briansk un logement fait en os de mammouth par des hommes qui vivaient il y a 17 000 ou 18 000 ans. Ce gîte avait pour fondations 18 crânes de mammouths ; des os tubulaires servaient à la carcasse des murs. Il avait 150 m<sup>2</sup>. Un grand âtre était disposé à l'entrée. On a découvert dans cette singulière maison des ossements humains, des instruments destinés à travailler le silex, des coquillages percés.

**CENTRE DE SCIENCES SOCIALES.** Un centre européen de coordination de recherches dans le domaine des sciences sociales vient d'être fondé à Vienne. Il aura pour objet de stimuler la recherche comparative, avec la collaboration des centres nationaux. Un comité directeur vient d'être nommé, composé d'éminents spécialistes. Le centre commencera ses travaux avant la fin de l'année. Trois grands thèmes ont été définis : la planification globale, les conceptions fondamentales de l'aide aux pays en voie de développement, et les conséquences économiques et sociales du désarmement.

**POUR LA JEUNESSE.** Une grande conférence internationale sur la jeunesse doit avoir lieu en 1964, sous les auspices de l'Unesco, à Grenoble. Pour la préparer et élaborer un programme d'études sur l'éducation extra-scolaire des jeunes, un comité de 17 experts, auxquels s'étaient joints des observateurs de l'ONU, de la FAO et de l'OIT, vient de se réunir au siège de l'Unesco, à Paris. D'ici 1964, l'Unesco va procéder à une étude sur les objectifs de l'éducation extra-scolaire des jeunes. Par ailleurs l'attention des experts s'est portée sur les problèmes particuliers aux pays en voie de développement, et des jeunes en milieu rural.

**RECHERCHES SOUS-MARINES.** Des plongeurs, opérant en liaison avec des archéologues ont fait d'intéressantes découvertes au large des côtes de Finlande. Des épaves ont été reconnues à divers empla-

tements. Ces recherches archéologiques sous-marines sont effectuées par les membres d'une organisation finlandaise affiliée à la Fédération mondiale des activités sub-aquatiques. Cet organisme, qui groupe vingt-neuf nations, a pour objectif essentiel de protéger les sites sous-marins qui présentent une importance archéologique et scientifique.

**ÉCOLE INTERNATIONALE.** Une école secondaire internationale destinée à préparer les étudiants africains à l'enseignement supérieur sera inaugurée en octobre prochain en Nigeria, sous l'égide du Collège universitaire d'Ibadan. L'école sera mixte et pourra accueillir cinq cents élèves dont quelques pensionnaires. Le programme comprendra les matières suivantes : anglais, langues vivantes, histoire, géographie, mathématiques, science, musique et arts. Des relations seront établies avec les écoles de divers pays.

**PRIX KALINGA DU CINÉMA.** Un prix Kalinga du cinéma d'un montant de deux mille livres sterling sera décerné, en 1964, par un jury international constitué par le Directeur Général de l'Unesco. Le sujet du film doit être une réalisation exceptionnelle dans le domaine de l'éducation, de la science ou de la culture. Le film doit avoir été fait entre le 1<sup>er</sup> janvier 1963 et le 30 juin 1964. La durée de la projection ne doit pas être inférieure à vingt-cinq minutes. Les films d'imagination sont exclus. Les candidatures ne peuvent être présentées que par l'intermédiaire des Commissions nationales pour l'Unesco, qui donneront tous renseignements au sujet du règlement du prix Kalinga.

**FORMATION TECHNIQUE.** Le Bureau international du Travail vient de décider la création d'un centre international de perfectionnement professionnel et technique, destiné plus particulièrement aux pays en voie de développement. Le centre sera installé à Turin (Italie) et formera des ouvriers qualifiés, des techniciens, des agents de maîtrise, des cadres supérieurs et des instructeurs. Le gouvernement italien contribuera aux frais de gestion du centre, et mettra à sa disposition trois cents bourses d'études annuelles.

**SCOUTS INFIRMIERS.** En Nigeria, un groupe de scouts infirmiers aide une équipe sanitaire de l'OMS et de l'UNICEF à dépister dans les villages des maladies comme le pian, la gale et la variole. En trois ans, les scouts ont examiné 140 000 personnes de tous âges et vacciné 86 % d'entre elles contre la variole. De plus, grâce à leur activité, le pian a complètement disparu.

**S.O.S. KANGOUROU.** Une campagne vient d'être entreprise en Australie pour sauver les kangourous en voie de dis-

parition. Le kangourou est recherché pour sa chair : en 1960/1961, 2 500 000 kilos de viande de kangourou ont été exportés. Le koala est également en voie d'extinction. Selon un zoologue australien, trente-cinq espèces de marsupiaux — animaux pourvus d'une poche ventrale dans laquelle ils transportent leurs petits après leur naissance — ont déjà disparu.

**UNE REMARQUABLE REUSSITE.** « Harmonies Universelles », ouvrage en deux volumes magnifiquement illustrés, vient de paraître (imprimé par Braun et Cie) sous le haut patronage de « l'Union internationale pour la Conservation de la Nature ». Pour tous renseignements et commandes, s'adresser à M. Francis Brunel, Conseil international des Sciences de la Vie, Information et Culture, 6, rue Joubert, Paris (9<sup>e</sup>). Prix des deux volumes : 200 F franco, uniquement par souscription, avec possibilité de règlement en quatre, huit et douze mensualités.

**FESTIVAL DE CINÉMA.** Le Troisième festival du Cinéma de Moscou aura lieu du 7 juillet au 21 juillet. Au premier festival, en 1959, 44 pays participaient et 134 films avaient été projetés. Au second, en 1961, 55 pays participaient, et 251 films avaient été projetés.

**JOUETS EDUCATIFS.** A l'exposition « Apprendre à vivre » les enfants d'Ibadan, en Nigeria, ont fait connaissance avec toute une gamme de jouets éducatifs, du simple jeu de cubes aux jeux de construction les plus complexes. Les jouets éducatifs et mécaniques peuvent remplir un rôle important en Afrique, en familiarisant les enfants avec les techniques modernes et en leur facilitant ainsi l'apprentissage des sciences élémentaires.

## En bref

■ D'après les statistiques de l'OMS, trois enfants naissent toutes les secondes. Le monde doit relever un double défi, démographique et alimentaire, pour nourrir à leur faim toutes ces bouches nouvelles.

■ Trente-huit millions de malades du pian ont été soignés à la pénicilline pendant la campagne internationale menée de 1950 à 1962. De 10 à 20 % il y a dix ans, la proportion des malades est tombée autour de 0,5 % à la fin de 1962.

■ Les savants soviétiques envisagent de tirer parti des courants aériens de la tropopause, couche atmosphérique située à 10 km d'altitude. L'énergie des vents y est de 1 000 à 2 000 fois supérieure à l'énergie éolienne des couches de basse altitude. Une station électrique serait envoyée dans la tropopause, au moyen d'un aérostat, et pourrait produire de l'énergie électrique qui reviendrait moins cher que dans les centrales rurales.

■ A la fin de 1952, l'Unesco comptait 445 fonctionnaires au Siège, contre 223 fonctionnaires et experts sur le terrain. En 1962, la proportion s'est inversée ; il y avait 790 fonctionnaires et experts sur le terrain contre 460 au Siège.



Une fenêtre ouverte sur le monde

Chaque mois

## UN MILLION ET DEMI DE PERSONNES LISENT LE COURRIER DE L'UNESCO

dans ses éditions en langues française,  
anglaise, espagnole, allemande, russe,  
japonaise, italienne, arabe.

Ni trop « savants », ni trop « populaires », les articles du **Courrier de l'Unesco**, sont enrichis d'excellents documents photographiques. Ils donnent une image vivante de la diversité infinie des peuples et des pays, de l'humanité en évolution, des grandes aventures de la science, des problèmes de notre siècle.

Sujets traités récemment :

**LA FAIM DANS LE MONDE**  
**JEAN-JACQUES ROUSSEAU**  
**NOUVEAUX HORIZONS**  
**DE LA MUSIQUE**  
**L'ART DES HITTITES**  
**LA SÉCURITÉ EN MER**

# Agents de vente des publications de l'UNESCO

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires ou en vous adressant directement à l'agent général (Voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements peuvent être effectués dans la monnaie du pays. Les prix de l'abonnement annuel au « COURRIER DE L'UNESCO » sont mentionnés entre parenthèses, après les adresses des agents.

**ALBANIE.** N. Sh. Botimeve, Naim Frasher, Tirana. — **ALLEMAGNE.** R. Oldenbourg Verlag, Unesco-Vertrieb für Deutschland, Rosenheimerstrasse 145, Munich 8. Unesco Kurier (Edition allemande seulement) Bahnenfelder Chaussee 160, Hamburg-Bahrenfeld, CCP 276650. (DM 8). — **AUTRICHE.** Verlag Georg Fromme et C., Spengergasse 39, Vienne V. (Sch. 60.-). — **BELGIQUE.** Editions "Labor" 342, rue Royale, Bruxelles 3 N. V. Standaard-Boekhandel, Belgiëlei 151, Anvers. Seulement pour le « Courrier » (100 FB) et les diapositives (488 FB) : Louis de Lannoy, 22, Place de Brouckère, Bruxelles. C. C. P. 3380.00. — **BRÉSIL.** Librairie de la Fundação Getulio Vargas, 186, Praia de Botafogo, Caixa Postal 4081, Rio de Janeiro. — **BULGARIE.** Raznoiznos, 1, Tzar Assen, Sofia. — **CAMBODGE.** Librairie Albert Portail, 14, avenue Boulloche, Phnom-Penh. — **CANADA.** Imprimeur de la Reine, Ottawa, Ont. (\$ 3.00). — **CHILI.** Editorial Universitaria, S.A., Avenida B. O'Higgins 1058, casilla 10220, Santiago. « Le Courrier » seulement : Comisión Nacional de la Unesco en Chile, Calle San Antonio, 255-7 Piso, Santiago. — **CONGO.** Le Libraire, Institut politique congolais B. P. 23-07 Léopoldville. — **DANEMARK.** Ejnar Munksgaard A/S, Tidsskriftafde-

lingen, 47 Prags Boulevard, Copenhague S(Kr. 12). — **ESPAGNE.** Libreria Científica Medinaceli, Duque de Medinaceli 4, Madrid, 14. Pour le « Courrier de l'Unesco » : Ediciones Iberoamericanas, S.A., calle de Oñate 15 Madrid, (Pts 90). Sous-agent « Le Courrier » : Ediciones Liber Afartado de correos, 17, Ondarroa (Vizcaya). — **ÉTATS-UNIS.** Unesco Publications Center, 317 East 34 R Street. New York 16, N.Y. (\$ 5) et, sauf pour les périodiques : Columbia University Press, 2960 Broadway, New York 27, N.Y. — **FINLANDE.** Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu, Helsinki. (mk. 540). — **FRANCE.** Librairie Unesco, Place de Fontenoy, Paris, C.C.P. 12.598-48. (F. 7.00). — **GRÈCE.** Librairie H. Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes. — **HAÏTI.** Librairie « A la Caravelle », 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. — **HONGRIE.** Kultura, P. O. Box 149, Budapest 62. — **ILE MAURICE.** Nalanda Co. Ltd., 30 Bourbon Str. Port-Louis. — **INDE.** Orient Longmans Private Ltd. : 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13. Indian Mercantile Chamber, Nicol Rd., Bombay 1; 36a. Mount Road, Madras 2. Gunfoundry Road, Hyderabad 1; Kanson House, 24/1 Asaf Ali Road, P. O. Box 386, Nouvelle-Delhi. — **IRAN.** Commission nationale iranienne pour l'Unesco, avenue du Musée, Téhéran. — **IRLANDE.** The National Press, 2 Wellington Road, Ballsbridge, Dublin (10/-). — **ISRAËL.** Blumstein's Bookstores, Ltd., 35, Allenby Road and 48, Nahlat Benjamin Street, Tel-Aviv. (1\$ 5.50). — **ITALIE.** Libreria Commissionaria Sansoni, via Gino Capponi 26, Casella Postale 52, Florence (lire 1.200), et, sauf pour les périodiques : Bologne : Libreria Zanichelli, Portici del Pavaglione. Milan : Hoepli, via Ulrico Hoepli, 5. Rome : Libreria Internazionale Rizzoli, Galleria Colonna, Largo Chigi & Libreria Internazionale Modernissima, via della Mercede 43-45 Turin: Librairie Française, Piazza Castello, 9. — **JAPON.** Maruzen Co Ltd, 6, Tori-Nichome, Nihonbashi, P.O. Box 605 Tokio Central, Tokyo (Yen 670). — **LIBAN.** Librairie Antoine A. Naufal et Frères B. P. 656, Bey-

routh. — **LUXEMBOURG.** Librairie Paul Bruck, 22, Grand'Rue, Luxembourg. — **MAROC.** Centre de diffusion documentaire du B.E.P.I., 8, rue Michaux-Bellaire, Boite postale 211, Rabat. (DH : 7,17). — **MARTINIQUE.** Librairie J. Bocage, Rue Lavoisier B.P. 208, Fort-de-France. (F. 7,00). — **MEXIQUE.** Editorial Hermes, Ignacio Mariscal 41, Mexico D. F., Mexique. (\$ 18 M. mex.). — **MONACO.** British Library, 30, Bld des Moulins, Monte-Carlo (F. 7,00). — **NORVÈGE.** A.S. Bokhjornet, Lille Grensen, 7, Oslo. Pour le « Courrier » seulement : A.S. Narvesens, Stortingsgt. 4, Oslo. (Kr. 13,20). — **NOUVELLE-CALÉDONIE.** Reprex, Av. de la Victoire, Immeuble Paimboc, Nouméa (130 fr. CFP). — **PAYS-BAS.** N.V. Martinus Nijhoff Lange Voorhout 9, La Haye (fl. 6). — **POLOGNE.** « RUCH » Ul. Włozza Nr. 46, Varsovie 10 (zł. 50). — **PORTUGAL.** Dias & Andrada Lda, Livraria Portugal, Rua do Carmo, 70, Lisbonne. — **ROUMANIE.** Cartime'x Str. Aristide-Briand 14-18. P.O.B. 134-135, Bucarest. — **ROYAUME-UNI.** H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E.1. (10/-). — **SÉNÉGAL.** La Maison du livre, 13, av. Roune. Dakar. — **SUÈDE.** A/B C.E. Fritzes, Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan 2, Stockholm, 16. Pour « Le Courrier » seulement : Svenska Unescoradet, Vasagatan 15-17, Stockholm, C. (Kr. 7.50). — **SUISSE.** Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zürich. C.C.P. Zürich VIII 23383. Payot, 40, rue du Marché, Genève. C.C.P. 1-236. Pour « Le Courrier » seulement : Georges Losmaz, 1, rue des Vieux-Grenadiers, Genève, C.C.P. 1-4811 (Fr. S 8). — **TCHÉCOSLOVAQUIE.** Artia Ltd. 30, Ve Smečkáč, Prague 2. — **TUNISIE.** Société Nationale d'édition et de diffusion, 10, rue de Russie, Tunis. — **TURQUIE.** Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul. — **U.R.S.S.** Mezhdunarodnaja Kniga, Moscou, G-200. — **URUGUAY.** Oficina de representación de Editoriales, Plaza Gancha 1342. 1° piso, Montevideo (20 pesos). — **VIETNAM.** Librairie Papeterie XuanThu, 185-193, rue Tu-Do, B.P. 283, Saigon. — **YOUGOSLAVIE.** Jugoslovenska-Kniga, Terazije 27/11, Belgrade.



Photo R. A. C., Paris

## LA CROIX-ROUGE A 100 ANS

Bouleversé par les horreurs dont il a été le témoin sur le champ de bataille de Solferino en 1859, le citoyen genevois Henry Dunant n'a de cesse que soient reconnues les idées que lui a inspirées cette terrible expérience. Et

c'est, en 1863, la naissance de la Croix-Rouge (voir article page 20). Ci-dessus, évoqué par le film « D'Homme à Homme », Henry Dunant brandissant pendant le siège de Paris en 1870 le drapeau désormais célèbre.